

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOPAMA

Vol. IV -- N° 11

Samedi, le 19 Juin 1897

Dans ce numéro

ETUDE sur les POMPIERS

DE PARIS

Avec 3 pages de gravures.

MAURICE PERRAULT

ARCHITECTE

Nouveaux Bureaux - - -

15, COTE ST-LAMBERT

Conditions spéciales aux Institutions religieuses.

Consultations gratuites.

# UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

22, Rue Saint-Gabriel,

Montreal.

5 CTS  
LE NUMERO

# PRIMES

Pour les . . . . .

Acheteurs . . . . .

## Au Numéro

### SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

— ET —

### SACRÉ-CŒUR DE MARIE

2 Chromo-Lithographies de 21 x 27½ pouces

Cette prime consiste en deux splendides lithographies imprimées en plusieurs couleurs sur papier très fort, qui feront des cadres de deux pieds par deux pieds et demi. Ces images valent \$1.25 chacune en magasin, mais les lecteurs du **Cyclorama Universel** pourront les obtenir aux conditions exceptionnelles qui suivent :

#### UN CHROMO POUR

20 . . . . .	coupons consécutifs et . . . . .	5	centins
ou 15 . . . . .	“ “ . . . . .	10	“
“ 10 . . . . .	“ “ . . . . .	15	“
“ 5 . . . . .	“ “ . . . . .	20	“

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour le tube d'emballage et les frais de port.

Adresser toute communication :

“ **LE CYCLORAMA UNIVERSEL** ”

22, rue St-Gabriel, Montréal.

COUPE DE PRIME  
POUR CHROMO No 4

# UNE AUTRE PRIME

## “A la Memoire d'Alphonse Lusignan”

HOMMAGE

*De ses Amis et Confrères*

Magnifique volume de littérature canadienne, écriin renfermant plus de vingt-cinq contributions littéraires, prose et poésie, par les meilleurs écrivains canadiens.

Fort volume de 330 pages valant \$1. en librairie, édition qui se fait rare.

Les lecteurs du **CYCLORAMA UNIVERSEL** auront, pour se procurer ce volume, les avantages suivants :

15	Coupons consécutifs et	10	centins
ou 10	“ “ et	15	“
“ 5	“ “ et	20	“

Les lecteurs du dehors devront ajouter 5 centins pour les frais de port.

Adresser toute communication :

“ **LE CYCLORAMA UNIVERSEL**,”

22, rue St-Gabriel, Montréal.

COUPE DE PRIME  
Vol. d'Alph. Lusignan No 4

# DICTIONNAIRE “LAROUSSE” EN PRIME

A toute personne nous procurant 2 abonnements d'un an ou quatre abonnements de six mois, payés d'avance, nous offrons un exemplaire cartonné du “**DICTIONNAIRE LAROUSSE**”



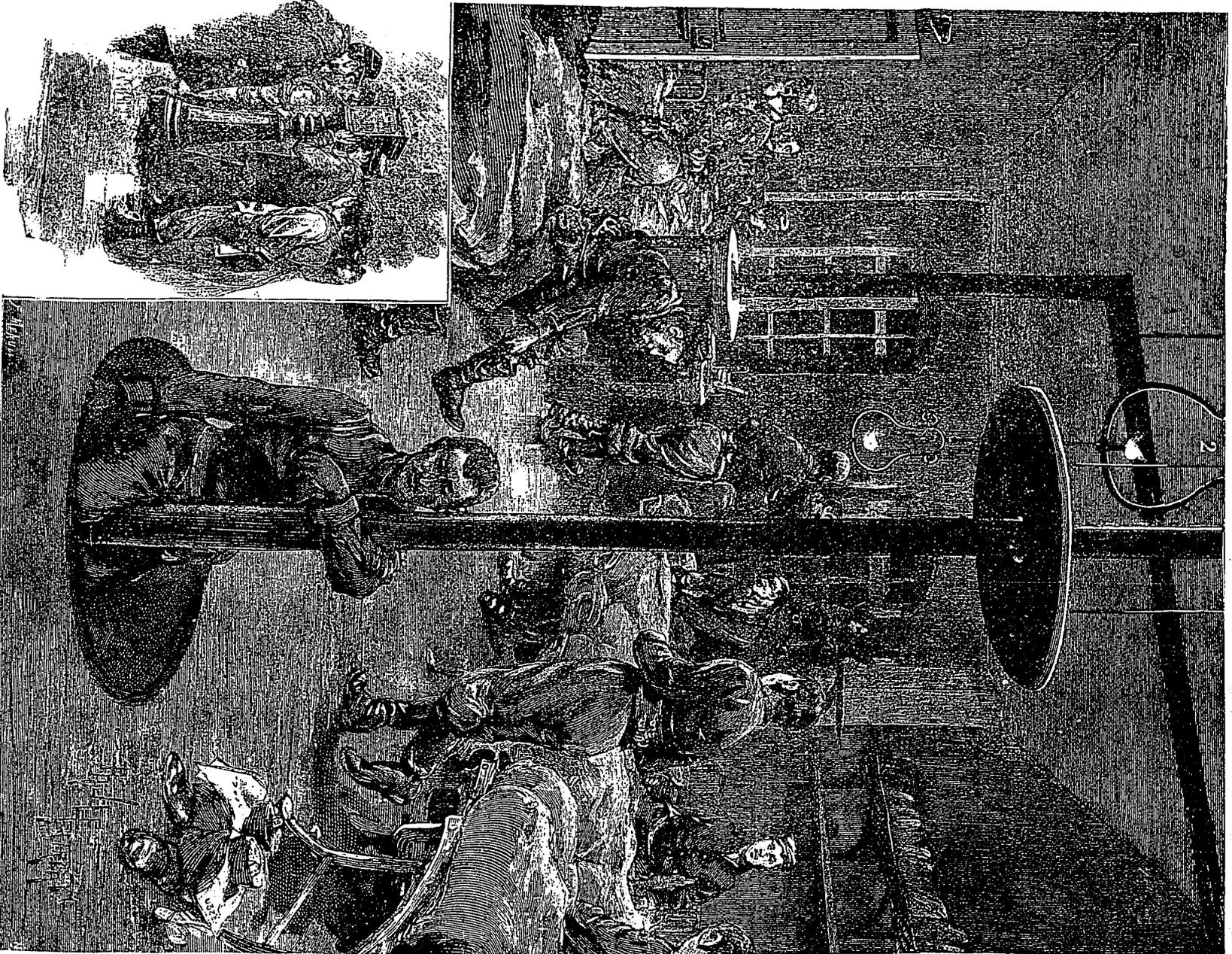
Un bon *Dictionnaire manuel* est le livre par excellence de la famille, de l'homme d'étude, de l'étudiant, des gens du monde. C'est un *memento* précieux que chacun doit avoir sous la main, pour y puiser sûrement et instantanément tel renseignement dont il a besoin. Le plus complet sera donc le meilleur, s'il joint à l'abondance des documents la précision, l'exactitude et la variété des informations; s'il ajoute à la richesse du fond le charme de la forme; enfin, s'il évite la sécheresse habituelle de ces sortes de livres.

Le **DICTIONNAIRE COMPLET de LAROUSSE** réalise jusqu'ici le type le plus parfait du *Dictionnaire manuel*. Non seulement il englobe toutes les matières des ouvrages du même genre, mais, de plus, il renferme des parties neuves et originales qu'on ne trouve réunies dans aucun autre.

L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, 25 **tableaux synthétiques** très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordre alphabétique.

La partie historique et géographique, corrigée avec grand soin et augmentée de 300 noms, contient 250 **jolis portraits** (*partie neuve*), des **Cartes géographiques**, **Cartes particulières** pour le **Canada**, gravées spécialement pour l'ouvrage et colorées; une large part est faite aux hommes et aux choses du **Canada**. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.

LES SAPEURS-POMPIERS DE PARIS



1. L'AVERTISSEUR D'INCENDIE. — 2. LES HOMMES DE GARDE A L'APPEL.

## DANS LE PAQUEBOT EN PARTANCE



M. le marquis Dufutur. — Oh ! comme vous seriez la femme selon mon cœur !...

La jolie américaine. — Et vous, seriez-vous le mari selon.... ma fortune !....

## A propos de la lettre N :

Nul n'ignore de quelle utilité est la lettre N, pour résoudre les problèmes sur les circonférences, cercles, etc. Cependant, on prend généralement comme formule 3.1416 par abréviation — ou plutôt par *excès* — alors que le nombre à *peu près exact* est : 3.1415.926.535. Voilà, vous dites-vous, un nombre assez difficile à retenir ; eh bien ! pour vous en souvenir, il vous suffira de connaître cette phrase :

Que j'aime à faire connaître un nombre utile aux  
3, 1, 4, 1, 5, 9, 2, 6, 5, 3,  
sages.

A mon avis, plus sage était encore celui qui trouva le procédé.

## Le chien d'Alcibiade :

Alcibiade, dit Plutarque, avait un chien d'une taille et d'une beauté admirables, qu'il avait acheté 70 mines (la mine valant environ 96 francs ; 70 mines représentent une somme de 6,720 francs), il lui coupa la queue qu'il avait fort belle. Ses amis le blâmant et lui rapportant que tout le monde le critiquait à cause de son chien : "C'est ce que j'ai voulu, leur dit-il, je désire que les Athéniens aient ce sujet de conversation pour ne pas dire plus de mal de moi."

On cite donc le mot à contre-sens en disant qu'Alcibiade a coupé la queue à son chien pour attirer de nouveau l'attention des Athéniens ; mais la locution proverbiale a consacré cette interprétation.

## UNE GRANDE DIFFÉRENCE



La mère. — Arthur, ceci me fait plus de mal qu'à toi.  
Arthur. — Oui, maman, mais pas à la même place.

## IL FAUT ÊTRE DE SON TEMPS



— Si j'allais chez vous, ce soir, dans l'intention de vous faire des propositions... de mariage, est-ce que j'aurai quelque chance d'être agréé ?

— Monsieur, je ne marierai jamais un homme qui n'est pas encore monté en bicyclette.

Un anglais visitait dernièrement le champ de bataille de Waterloo. Il vit un paysan qui enfouissait des objets ronds dans la terre.

— Plantez vous des pommes de terre dans le vieux champ de bataille ?

— Oh non ! Monsieur, ce ne sont pas des pommes de terre ; j'éparpille de ci de là quelques balles pour le bonheur des Anglais et des Américains qui visitent le lieu.

## Peu importe

Que votre rhume remonte à quelques jours ou à des années, peu importe ; si vous suivez consciencieusement le traitement au **Baume Rhumal**, le célèbre spécifique français, vous rendra la santé.

FEUILLETON DES ENFANTS



V



VI

PIERRE ET PAUL — DESSINS DE L. FRÉLICH

## PIERRE ET PAUL

FEUILLETON DES ENFANTS

V

Maman a ri en regardant les portraits. Preuve qu'elle ne trouve pas l'idée mauvaise. Cependant elle pense qu'il serait bon aussi de joindre à l'envoi quelques mots d'éclaircissement. C'est elle qui écrira ce que Pierre et Paul lui dicteront. Ceux-ci ont approuvé ; mais il faut d'abord qu'ils se consultent un peu pour savoir "comment dire". C'est très difficile à tourner, une lettre, quand on n'en a pas l'habitude.

VI

Cela n'a pas été tout seul ; mais enfin on en est venu à bout, sans trop à nonner, maman écrivant et les deux enfants dictant à tour de rôle. Et voici le résultat : "Chère cousine, nous t'envoyons nos portraits que nous avons faits nous-mêmes exprès pour toi. Viens vite voir s'ils sont ressemblants. Nous serons bien contents, et toi aussi. Nous jouerons au cheval, à la balançoire, à tout ce que tu voudras. En attendant, nous t'embrassons chacun sur une joue, ça ne fait rien laquelle. Tes deux cousins, Pierre et Paul." Et tout cela en quatre lignes, c'est merveilleux. Mlle Lili ne peut manquer d'en être ravie. On ne reçoit pas tous les jours une lettre si aimable, et illustrée, qui plus est.

(La suite prochainement).

Une parole héroïque :

Au mois d'avril 1809 le maréchal Lannes s'était enfin rendu maître de la ville de Ratisbonne après un combat opiniâtae. Un officier d'état-major, quoique mortellement blessé arrive de toute la vitesse de son cheval jusque sur le petit monticule où Napoléon se trouvait entouré de ses officiers, met pied à terre, et, se soutenant à peine, il s'avance pâle et l'uniforme couvert de sang. "Sire, s'écria-t-il d'une voix pleine d'exaltation, Ratisbonne est à nous ! Voyez nos drapeaux flotter sur les murs de la ville ! Sire, voyez vos aigles..."

— Monsieur, vous êtes blême ? interrompit l'Empereur.

— Non, sire, je suis tué ! "répond l'héroïque messager, et, en prononçant ces paroles il tomba mort.

## UN COMPLIMENT À L'ARTISTE



M. Sacdécus, qui vient d'acheter un tableau. — Maintenant, savez-vous, je ne pourrais pas faire une chose comme cela, quand même ma vie en dépendrait !

Heureuse spéculation :

Le cardinal Mazarin sachant que d'infâmes libelles étaient publiés contre lui, faisait semblant d'en être fort irrité, quoique la chose lui fût à peu près indifférente. Un jour, il ordonna qu'on fit la plus vigoureuse recherche des papiers imprimés contre lui, dont la vente publique, était naturellement interdite, et qu'on lui apportât tous les exemplaires saisis, laissant croire qu'il tenait à les brûler lui-même.

On lui en apporta un grand nombre. Lorsqu'il les eut, il les fit vendre sous le marteau et en tira près de dix mille écus. "Les Français, disait-il à cette occasion, sont d'aimables gens. Je les laisse chanter et écrire, et ils me laissent faire tout ce que je veux."

A peu de frais

On guérit à peu de frais, et sans changer son régime, toutes les affections des voies respiratoires en faisant usage du **Baume Rhumal** 25 cents partout.

Franchise du comte de Grammont :  
Un jour Louis XIV jouant au tric-trac, il y eut un coup douteux. On discutait : les courtisans demeuraient silencieux. Le comte de Grammont arrive : "Soyez notre juge, lui dit le roi.

— Sire, c'est vous qui avez tort, dit le comte.

— Et comment pouvez-vous me donner tort avant de savoir ce dont il s'agit ?

— Eh ! sire, ne voyez-vous pas que, si la chose eût été seulement douteuse, tous ces messieurs, dit-il en se tournant vers les courtisans, vous auraient immédiatement donné gain de cause ? "

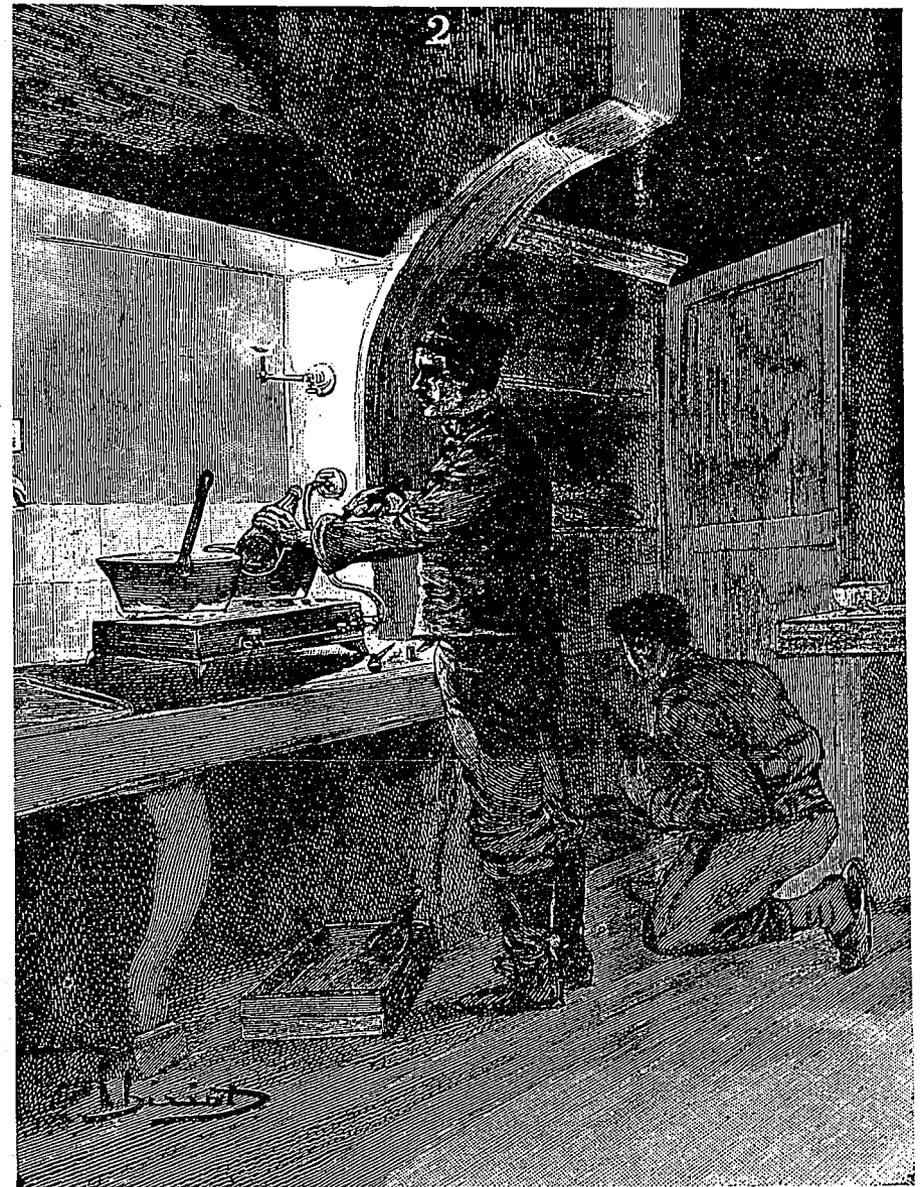
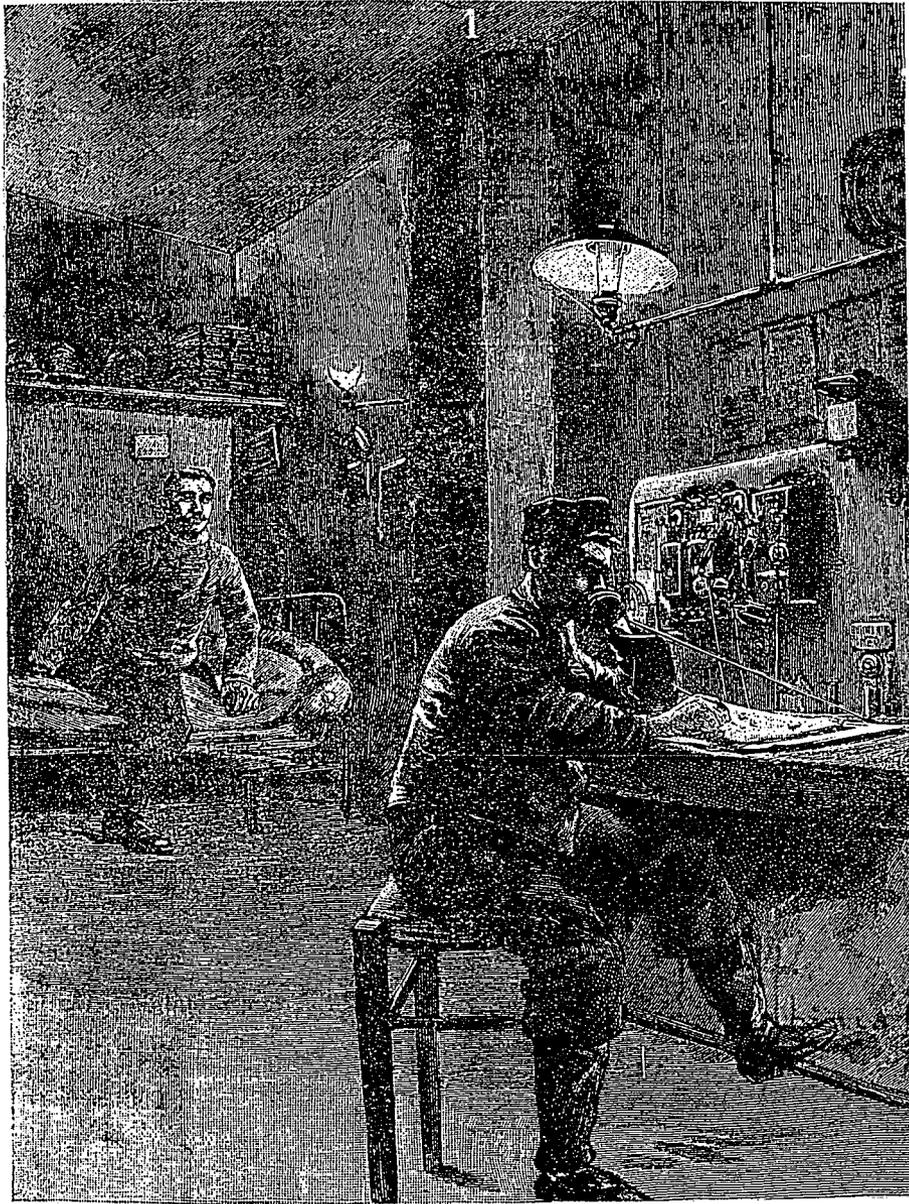
Paul. — Je vais te dire ce que nous devrions faire, Marie, nous devrions fonder une société d'admiration mutuelle. Moi, par exemple, j'admire tes beaux yeux. Et toi, qu'admires-tu en moi ?

Marie. — Ton bon goût.

## UN NAIF DANS L'EMBARRAS



— Pardon, m'sieu le sergent, pourriez pas m'indiquer ou demeure Madame Putanchard ? J' sais le numéro, mais j' peux pas m' rappeler le nom de la rue.



1. RÉCEPTION DE LA DÉPÊCHE TÉLÉPHONIQUE. LES SAPEURS-POMPIERS DE PARIS 2. PRÉPARATION DU VIN CHAUD.

## LES HOMMES DU XX SIÈCLE



II

Le chef d'orchestre américain : un homme qui parle  
... et joue du nez.

## QU'EST-CE QUE L'INFINI ?

L'infini ? Je cherche à le dire  
Et comme je le sais enfin !...  
L'infini ? — n'allez pas médire —  
C'est tout... et le fil le plus fin.

C'est le nid mis dans la verdure,  
La fleur au calice perlé,  
C'est l'été bleu, puis la froidure,  
Le jour et le soir étoilé.

L'infini, par delà ce monde,  
Atteint jusqu'aux splendeurs des cieux :  
Croyez au ciel mystérieux,

Gardez au cœur la foi profonde,  
Après la mort ? Songez un peu...  
Et vous aurez l'infini : Dieu !

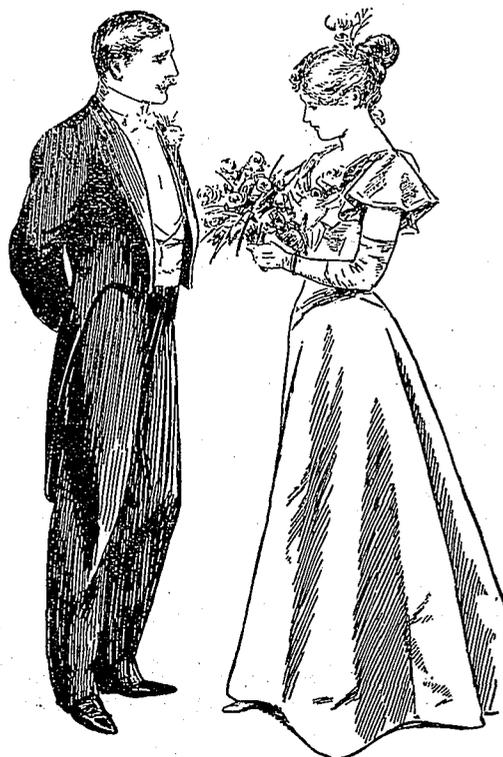
PAULETTE DE CASTEL-FLEURY.

Une nouvelle mariée se plaignait à son seigneur et maître :

— Quand nous allons quelque part, maintenant, il nous faut aller à pied. Avant notre mariage nous prenions toujours une voiture.

Le mari — Oui, ma chère, et c'est précisément là la raison pour laquelle nous allons à pieds, maintenant.

## IL EST BON DE PRÉVENIR



— Une nouvelle toilette de soirée ! elle vous sied à ravir. C'est charmant...

— J'espère que vous le serez aussi lorsque vous en recevrez la note.

## REBUS NO I



Nous publierons les noms qui nous parviendront avec l'explication juste.

Mme et M. Lepingre ont eu une querelle, hier soir.

Voici les faits :

M. Lepingre s'est acheté une paire de chaussettes il y a quinze ans.

Tous les ans, Mme Lepingre a ravaudé les bouts et les talons.

Tous les deux ans, elle a tricoté de nouveaux hauts de chaussettes.

Eh bien, vous ne voyez pas pourquoi ils se sont querellés ?

C'était pour décider si, oui ou non, c'était la même paire de chaussettes qu'il y a quinze ans.

Questions sur l'histoire naturelle :

Jean. — C'est toujours dans les endroits humides que poussent les champignons, n'est ce pas, petit père ?

Petit Père. — Mais oui, mon fils.

Jean. — Est-ce pour cette raison qu'ils ressemblent à des parapluies ?

## Visez à l'économie

Pourquoi payer de gros prix pour des médicaments, alors que vous pouvez à peu de frais obtenir la guérison radicale du rhume le plus opiniâtre en prenant du **Baume Rhumal**.

BEAUX-ARTS



LA DERNIÈRE GOUTTE — TABLEAU DE J. GEOFFROY

## TRÈS LUCIDE



Si vous avez des plaintes à faire, bombardier Bombenlair, vous les ferez de suite, et en ma compagnie, et non pas dans mon dos quand vous êtes seul et que tous les autres sont présents ! . . .

Le directeur, sévère, à l'un des clercs :

— Que signifie cela ? Vous venez au bureau avec deux yeux au beurre noir ?

— Le clerc (humble mais facétieux). — C'est que, Monsieur, vous comprenez : il m'était difficile de les laisser à la maison.

Mme Lepincé. — Ainsi M. Roublard vient de célébrer ses noces d'or.

M. Ledoux. — Ses noces d'or ! mais vous n'y pensez pas. Il s'est marié il y a six mois à peine.

Mme Lepincé — Oui, mais sa femme ne lui a-t-elle pas apporté deux cent mille francs de dot ?

## L'AVOCAT

Un avocat sans clientèle  
Était dans une dèche telle  
Que ses habits, sont pardessus,  
Ses discours — étaient déçousus. . .  
Et ses jours étaient très moroses.

MORALE :

*Pas d'effets sans causes.*

Il y a eu, au déjeuner, une scène assez vive entre Monsieur et Madame.

Depuis, ils se boudent.

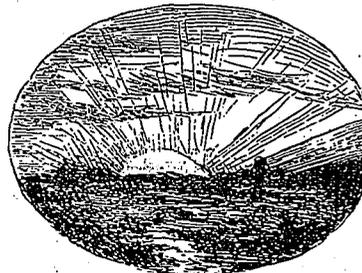
Dans l'après-midi, leur fillette, voyant arriver l'accordeur, lui dit :

— Quand vous aurez fini pour le piano, tâchez donc d'accorder aussi papa et maman.

## LE SOUVENIR DE L'AMI ABSENT

PETITE FABLE ANGLAISE

“ Pourquoi, dirent les nuages à l'étoile du soir, vous couchez-vous en présence du soleil, et brillez-vous, dès qu'il s'éloigne, de tant de feux, que nous sommes lisérés d'argent par vos rayons ?



— Voici pourquoi, répondit l'étoile. Lorsque la source de toute ma splendeur est présente, quel besoin ai-je de témoigner de sa gloire ? C'est lorsque le soleil est loin que je puis utilement projeter ma clarté, et je le fais avec reconnaissance. En étalant alors ses largesses, je rappelle à tous combien est grand l'absent qui me les a prodiguées.”

L. SPARK.

## UNE PRESCRIPTION . . . VERBALE



Mad. Parlette. — Pouvez-vous me donner quelque chose pour empêcher mon mari de parler pendant son sommeil ?

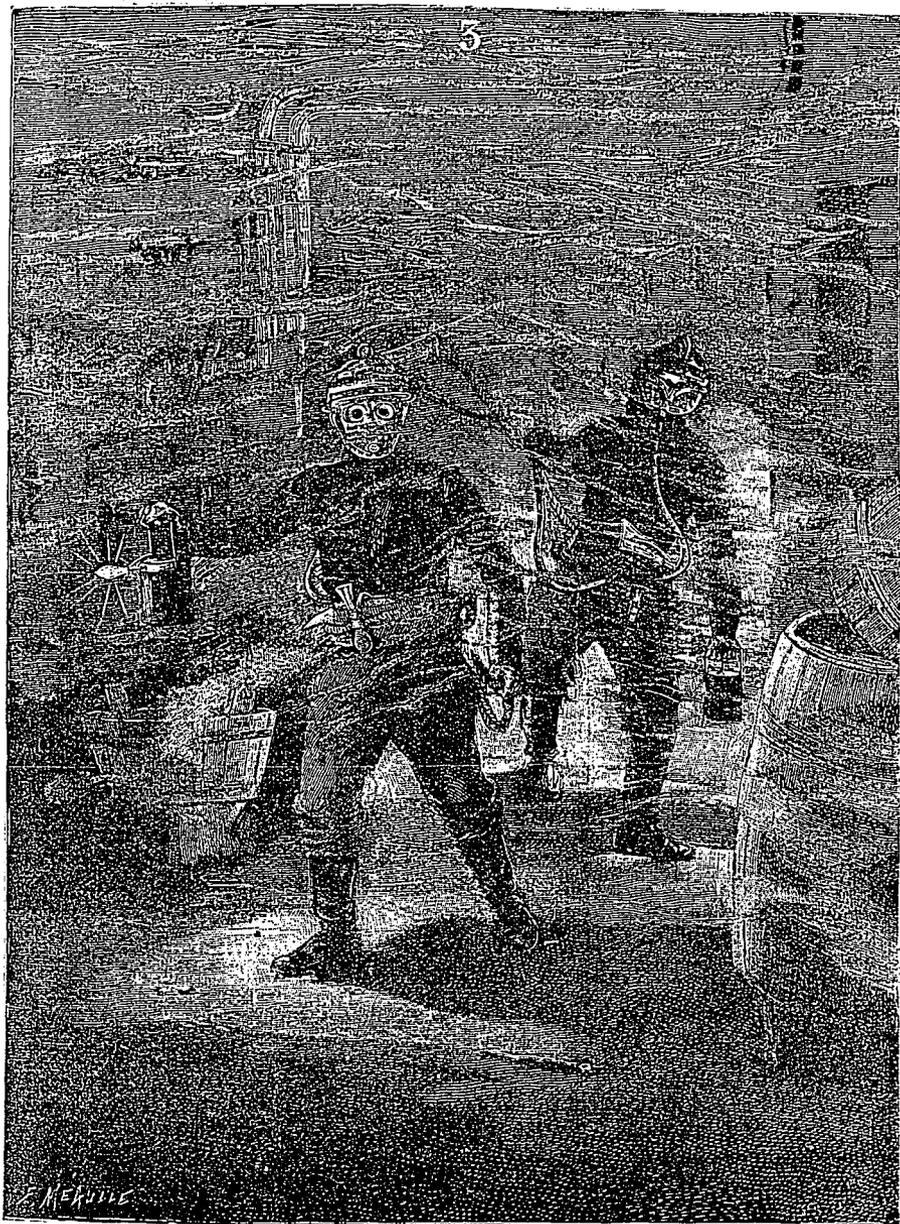
Dr Blanchet. — Donnez-lui la chance de dire quelque chose dans la journée.

Loisirs royaux :

Dans sa jeunesse, le prince de Galles apprit à fabriquer des chaussures ; son fils, le duc d'York, fut apprenti cordier chez un vieux loup de mer.

L'Empereur d'Allemagne est un “ typo ” incomparable ; le roi Oscar de Suède manie la hache avec une maestria égale à celle de M. Gladstone, le *grand old man* ; enfin, l'autocrate de toutes les Russies excelle dans les travaux agricoles ; il sait conduire la charrue, semer et même faucher.

Espérons pour ces artistes impériaux, que la fortune élémentaire ne les mettra jamais dans la nécessité d'avoir recours à leur “ métier ” pour vivre.



3. UN FEU DE CAVE ; LA RECONNAISSANCE.



4. EXTINCTION DES FEUX DE CHEMINÉE PAR LE SULFURE DE CARBONE.

## LES SAPEURS-POMPIERS A PARIS

(Voir gravures, pages 281, 285 et 289).

Le sinistre du bazar de la charité, à Paris, donne un intérêt d'actualité à l'organisation du service des sapeurs-pompiers dans la capitale de la France.

Il suffit d'avoir vécu quelques mois dans la grande cité pour être pénétré de l'admiration commune à la population toute entière : le régiment des sapeurs-pompiers est là-bas, comme ici chez nous, l'objet non seulement de l'estime, mais de l'affection, de l'admiration de chacun.

Il suffit quand éclate le feu de voir accourir les voitures munies de leurs immenses échelles, attelées de leurs chevaux vigoureux lancés au galop, pour qu'aussitôt on conçoive l'espoir de sauvetage.

Maintes fois on entend éclater les applaudissements de la foule lorsque, à travers les flammes, sur les balcons ou sur les toits des maisons exposées au fléau apparaît le casque étincelant du soldat héroïque qui jamais n'hésite à risquer sa vie pour arracher celle des autres au péril.

\* \*

À Paris, l'alarme est donnée par un avertisseur téléphonique, du système Digeon. Cet avertisseur dont le fonctionnement est absolument gratuit, est placé sur une borne dans la rue.

En brisant la glace, la porte s'ouvre automatiquement et met à découvert l'embouchure d'un téléphone qui est à la disposition du public pour donner les indications nécessaires. En même temps, un carillon d'alarme se met en mouvement, la sonnerie se fait entendre au poste.

Le télégraphiste du poste vient décrocher les téléphones, écoute et écrit au besoin les renseignements qui lui sont transmis.

Dès qu'il a bien compris les indications qu'on lui a données, il abaisse le levier de la clef placée à côté de la sonnerie et la relève quelques secondes après ; cette manœuvre produit un ronflement qui indique à l'appel leur que les sapeurs partent.

\* \*

Nos dessins montrent exactement comment, dans les casernes où se tiennent les pompes à vapeurs, les hommes, toujours habillés, se laissent glisser le long d'un

mât afin que pas une fraction de seconde ne soit perdue pour l'attelage.

Tandis que luttent, que travaillent les sapeurs-pompiers pour combattre le sinistre, les hommes restés de garde préparent pour leurs camarades un peu de vin chaud qui réparera à la rentrée les forces épuisées.

D'autres dessins montrent comment s'éteignent les feux de cheminée à l'aide du sulfure de carbone, comment on se sert des scaphandres pour l'extinction des feux dans les caves.

\* \*

Depuis le 27 avril 1850, la discipline, le commandement, l'administration des sapeurs pompiers de Paris appartiennent au ministre de la Guerre ; les dépenses sont à la charge de la ville de Paris et c'est la préfecture de police qui dirige le service contre l'incendie.

Ce régiment, tel qu'il est constitué aujourd'hui, présente, à peu de différences près, le personnel d'un régiment d'infanterie. On remarque parmi les officiers faisant partie de l'état-major, deux fonctions spéciales au régiment : le capitaine ingénieur et le capitaine instructeur de gymnastique. Le service des incendies se trouve donc assuré aujourd'hui par un régiment où figurent 50 officiers de tous grades et de toutes fonctions et 1,350 sous-officiers, coporaux, sapeurs et enfants de troupe. Le matériel d'incendie consiste en 176 pompes, 35 tonneaux, 10,413 seaux ; 102 postes sont répartis dans Paris indépendamment des 11 casernes.

L'année 1874 a vu une amélioration importante s'introduire dans le service des secours contre l'incendie : les pompes à vapeur, appelées à rendre de puissants services.

Un ami rencontre le vieux général X..., un brave d'autrefois.

Comme il lui demandait des nouvelles de sa santé :

— Ah ! mon ami, répondit-il, c'est dur pour un soldat de n'être plus bon qu'à mourir, sans même avoir la consolation de pouvoir se faire tuer !

L'éclair brille, on dirait une éclatante lame,  
Un glaive qu'un géant tirerait dans les cieux ;  
Brusquement s'éclaira ce monument si vieux  
Et si plein de beautés : l'église Notre-Dame.

## UN ÉPOUVANTAIL



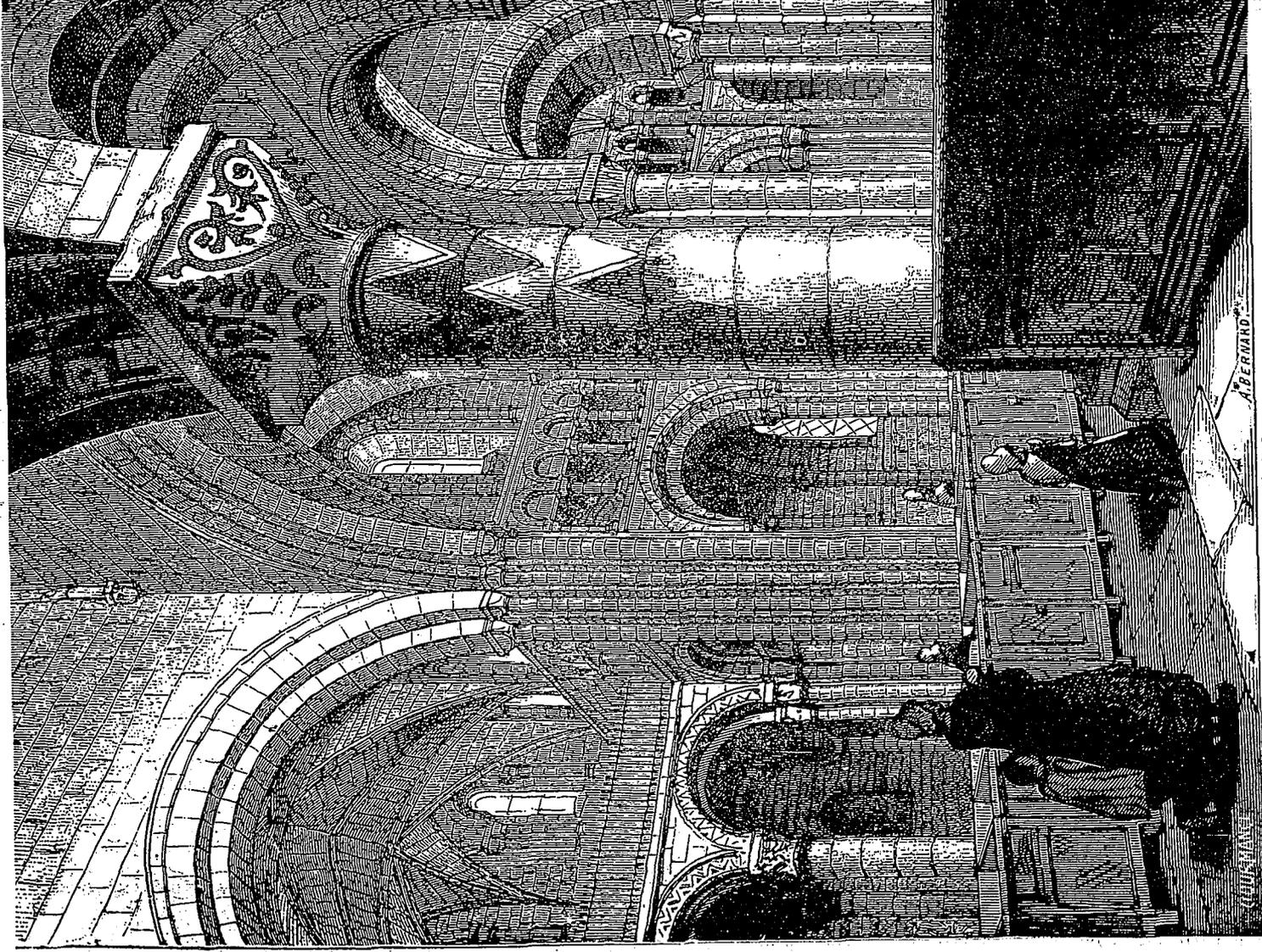
— Comment avez-vous fait pour perdre votre vieille habitude de priser ?

— Très simplement... j'ai fait peindre le portrait de ma belle-mère sur ma tabatière.

Les impôts sont comme les autres maux : les derniers sont toujours les plus lourds.

G. M. VALTOUR.

VUES ET MONUMENTS RELIGIEUX DE FRANCE



ÉGLISE SAINT-MARTIN DE BOSCHERVILLE

Ce très bel édifice roman, construit de 1050 à 1066, par Raoul de Tancarville, chambellan de Guillaume le Conquérant, faisait partie de la riche abbaye de Saint-Georges. L'intérieur, qui est ici représenté, se compose de trois nefs parallèles flanquées de deux nefs plus courtes. On remarque tout d'abord le plein cintre des arcatures, les chapiteaux historiés, les tribunes élégantes des transepts, le chœur restauré, les absides circulaires, la voûte de la nef, remaniée au XIII<sup>e</sup> siècle, enfin quelques peintures murales bien conservées du XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Le portail, plein cintre, est orné en moulures de zigzags et flanqué de deux tours carrées que surmontent des campaniles. L'arc des fenêtres est sensiblement brisé. Au-dessus des transepts s'élève une lanterne coiffée d'une flèche en charpente.

## N'EST-CE PAS RÉVOLTANT



Les journaux ont annoncé le départ des infirmières anglaises pour la Grèce. Or la nouvelle nous arrive maintenant que Mad. Ormiston s'est trouvée fort scandalisée en apercevant un soldat grec. Elle s'est écriée : — Cette jupe est outrageante et je dois protester contre cette licence ! . . .

Depuis que je suis mariée j'ai enseigné à mon mari la science du bon goût.

— En vérité ! répondit un des auditeurs, c'est un bonheur pour vous que vous ne la lui ayez pas enseignée avant votre mariage.

## HOMMES DES TEMPS PASSÉS

Il en fut qui jamais ne sont devenus vieux, Qui, n'ayant pour tout bien que leur vaillante lame, Moururent pour leur Dieu, leur patrie ou leur dame, Mais tombèrent toujours en regardant les cieux !

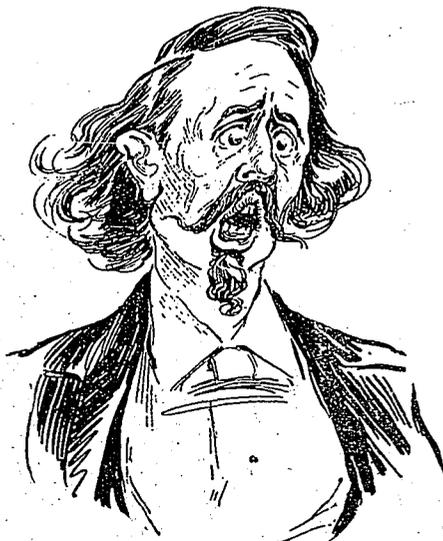
L'avocat. — Je dois savoir toute la vérité afin de pouvoir vous défendre avec succès. M'avez-vous tout dit ?  
— Oui, tout, excepté l'endroit où j'ai caché l'argent. Ça je le garde pour moi seul.

L'autre jour un pauvre vieux monsieur glisse place de l'Opéra et s'assoit rapidement sur l'asphalte.

— Là, monsieur, très bien ! fait un pâle gamin, asseyez-vous où ça vous plaît. Faites comme chez vous, m'sieu, et pas de cérémonies, je vous prie.

Jadis, en l'honneur de sa dame,  
Avec ardeur sous l'œil des cieux,  
Tout chevalier tirait sa lame.  
Hélas ! que ces temps-là sont vieux !

## LES DEUX COTÉS



Le grand Tralanini, chante :

“Je ne crains d'ennemis à l'armure luisante.”

Et à le voir on peut croire que c'est vrai ; cependant, ses intimes prétendent qu'à la maison, lorsque Madame apparaît en scène, il a une terrible venette.

## IL NE POUVAIT PLUS LE CROIRE



Ecoutez, Vingpourceau ? J'ai souvent entendu dire que vous mettiez les mains dans les poches d'autrui, mais du diable si je le crois... maintenant que je les ai vues !..

## Gage d'affection

On peut voir au Musée de Berlin un œuf en fer, dont voici l'histoire :

Il y a de cela un grand nombre d'années, un prince fut fiancé à une aimable princesse à laquelle il promit d'envoyer un magnifique présent comme gage de son affection.

En temps voulu, le messenger arriva, porteur du gage promis. C'était un œuf en fer. La princesse fut si courroucée que le prince lui eut envoyé un présent de si minime valeur qu'elle le jeta à terre.

L'œuf en fer s'ouvrit, découvrant une enveloppe en argent. Surprise, la princesse ramassa l'œuf, le tint dans sa main et l'examina de près. Elle aperçut un ressort secret qu'elle toucha. L'enveloppe d'argent s'ouvrit ; elle contenait un jaune d'œuf en or. La princesse l'examina à son tour attentivement et découvrit un autre ressort secret. Elle le toucha et le jaune, en s'ouvrant, présenta une couronne de rubis. Soumettant la couronne à un semblable examen, elle trouva un troisième ressort qui, mis en jeu, lui montra la bague de son fiancé.

## LES BELLES FOLIES

## L'HOMME AUX CENT FEMMES

— Mais, reprit Bouffarel, si M. le commissaire de police, comme je vous l'ai dit, fut surpris et ravi de la vue de tant de riches objets, là où il ne s'attendait à trouver, comme vous l'auriez supposé vous-même, que des meubles en désordre, lui, votre oncle, ne fut pas ravi de la vue du commissaire de police, fracturant, brisant sa serrure pour entrer dans son appartement. Après lui avoir dit qu'il avait le droit de rester chez lui avec lumière ou sans lumière, et cela tant qu'il lui plairait, de donner ou non signe de vie, il ajouta que s'il lui arrivait encore de s'introduire de la même manière peu courtoise, il le tuerait, comme un chien, d'un coup de pistolet ou d'un coup de fusil, à son choix... Demandez à Mme Bouffarel.

— Oui, mes délices, comme un chien.

Quand Julien eut raconté à Blanche l'histoire de l'oncle Mathéron, de l'appartement somptueux de la rue d'Assas, et tous les détails qu'il avait recueillis de la bouche éloquente de Narcisse Bouffarel, sa sœur refusa d'y croire. C'était pur récit de portier, qui s'amuse aux dépens de celui qui l'interroge et de celui sur qui l'on veut savoir. Le portier de la rue d'Assas s'égayait ainsi sur le compte de l'oncle Mathéron, parce que l'oncle Mathéron, au lieu de lui faire son ménage, le faisait lui-même. En fallait-il davantage pour expliquer les grotesques inventions de M. Bouffarel ? Comme celui qui écoute le premier un propos est naturellement plus près du fait qui en a fourni le fond, que celui qui l'entend en second lieu, Julien soutint que le récit du portier. Bouffarel était vrai d'un bout à l'autre, contrairement à l'opinion de Blanche, parfaitement disposée, de son côté, à ne pas céder.

— A votre avis, dit elle avec aigreur, les portiers ne mentent jamais, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas là ce que je prétends.

— Que prétendez-vous alors ?

— Que, comme les autres hommes, ils la disent quelquefois, et que cette fois il l'a dite.

— Vous êtes d'une naïveté, mon frère...  
 — Et vous d'une incrédulité, ma sœur...  
 — Mais quel intérêt ai-je donc à soutenir ?...  
 — L'intérêt de votre entêtement...  
 — Ma sœur, vraiment vous devenez... vous devenez insociable !

— Eh bien ! quittez-moi... laissez-moi !... je vivrai toute seule... Insociable ! insociable !

Les deux jeunes gens avaient à peine conçu cette mauvaise pensée d'une séparation, qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, pour se demander pardon de leur vivacité.

En essuyant une larme, Julien dit à Blanche :

— Puisque vous ne voulez pas me croire, ou plutôt croire le concierge de la rue d'Assas, faisons mieux, ma sœur, que de nous disputer ; voyons nous-mêmes par nos propres yeux.

— Et comment ? s'écria Blanche.

— Ce n'est pas très-facile, j'en conviens, mais du moins n'est-ce pas impossible. La maison isolée qu'habite notre oncle se compose de deux étages et d'un rez-de-chaussée ; il occupe le premier étage en entier ; le second n'est pas loué ; louons-le...  
 — Et nous saurons, interrompit vivement Blanche, tout ce qui se passe chez lui.

— Il ne paraît pas s'y passer grand'chose ; mais enfin nous serons plus près, nous serons à deux pas, nous serons immédiatement au-dessus du mystère qu'il nous importe tant de pénétrer. Oui, vous avez deviné ma pensée, chère sœur ; louons ce second étage.

— Mais le prix du loyer ?...

— Pas plus élevé qu'ici ; je me suis informé.

— Mais, autre chose à laquelle vous n'avez pas pensé ! habitant la même maison que notre oncle Mathéron, nous serons exposés à être vus par lui à chaque instant.

— J'y ai pensé. Non-seulement la maison à un second escalier de service par où notre oncle ne passe jamais et par où nous passerons toujours ; mais cet escalier de service conduit à une porte de sortie, qui donne sur la rue de Vaugirard, et que nous prendrons, afin d'être bien sûrs de ne jamais nous rencontrer avec lui. Qu'avez-vous encore à m'objecter ?

— Déménageons et emménageons tout de suite, puisqu'il en est ainsi, s'écria Blanche.

Et en effet, Blanche et Julien, à la grande joie de M. et de Mme Bouffarel, louèrent le second étage de la maison de la rue d'Assas, qu'ils occupèrent immédiatement. Les voilà donc dans les fossés de la place ; l'en-

nemi sera-t-il assez habile pour ne pas se laisser surprendre ?

## VI — LES MYSTÈRES DE LA RUE D'ASSAS

Nous ignorons s'il fut habile jusqu'au bout ; mais, pendant la première semaine d'espionnage, les deux jeunes gens n'apprirent rien de bien extraordinaire sur l'oncle Mathéron. Ils se convainquirent seulement que le portier n'avait rien inventé, en disant que leur oncle ne sortait jamais que le soir pour rentrer fort tard dans la nuit.

La seconde semaine était déjà commencée, quand, un soir, Blanche, toujours plus attentive, éveilla son frère pour lui dire :

— Levez-vous vite, mon frère, il y a du nouveau !

Julien aussitôt se leva, s'habilla et va dans la pièce où l'attendait sa sœur ; pièce dont le plancher répondait exactement à la salle à manger de leur oncle Mathéron.

— Qu'avez-vous entendu ? demanda Julien.

— Collez votre oreille, lui répond Blanche, contre ce plancher, et écoutez.

Julien fit ce que lui ordonnait sa sœur qui, de son côté, plaqua pareillement son oreille contre le parquet.

— Mais j'entends un cliquetis de fourchettes, de couteaux et d'assiettes ! Que veut dire ?

— Écoutez toujours, mon frère, écoutez !

— Le bruit des verres ! On soupe donc ?

— Oui... On soupe, et l'on soupe très-bien, mon frère.

— On débouche du vin de Champagne.

— Il n'y a pas à en douter, mon frère ; et l'on en boit, n'en doutez pas non plus.

— Silence ! mon oncle parle.

— Deux voix de femmes alternent avec la sienne !

— Oui, ce sont deux voix de femmes. Mais, encore une fois, silence ! ma sœur, ou nous ne saurons rien.

Et voici ce que Mathéron disait d'un ton passionné qui perçait le plafond :

— Oui, madame de Tolberg, votre adorable fille me plaît, me charme ; et si, de mon côté, j'avais le bonheur de lui plaire...

— Monsieur, répondait d'une voix grave Mme de Tolberg, si Julia vous enchante à ce point, osez dire devant elle que vous me demandez sa main... ; elle est là, elle vous voit, elle vous écoute.

Et Copronyme d'interrompre Mme de Tolberg par ces paroles :

— Ah ! madame la comtesse, avant de vous adresser

une pareille demande, ne faut-il pas que je sache si je suis un peu aimé de Mlle Julia, votre fille ?

Alors Mme de Tolberg de dire à sa fille :

— Julia, vous avez entendu ?

— Oui, maman.

— Je vous permets de répondre.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Ma fille vous accepte, monsieur Copronyme, dit Mme de Tolberg.

Et Copronyme de s'écrier, d'un accent à traverser deux plafonds :

— O bonheur ! Tout ce qui est ici, mademoiselle, vous appartient.

Et la voix de la jeune fille, pleine de réserve :

— Merci, monsieur.

— Aimez-vous les chevaux ? Vous aurez des chevaux.

La voix de la jeune fille :

— Merci, monsieur.

— Les voyages, nous voyagerons.

— Merci, monsieur.

— Aimez-vous vingt mille livres de rente ?

La voix de la jeune fille de plus en plus réservée :

— Merci, monsieur ! Oh ! merci, monsieur ?

Et Mme de Tolberg, disant ensuite :

— Assez pour aujourd'hui, mon cher futur gendre, reposez-vous de tant d'émotions ; pensez à nous comme nous allons penser à vous.

Les voix se turent.

Blanche et Julien quittèrent leur attitude horizontale, se levèrent, blafards de surprise, et se dirent :

— Eh bien ?

— Eh bien ?

— Nous avons son secret.

— Il va se marier !

— Se marier ! Et il donne tout ce qu'il possède à cette femme, à cette demoiselle Julia !

— Mais quelle est cette femme ? cette Julia ?

— Je le saurai tout de suite, ma sœur ; je cours . . .

Quoiqu'il fût trois heures de la nuit, Julien descendit rapidement chez le portier, frappa trois coups au carreau de sa loge ; Dieu sait combien de trois coups il frappa ! Et quand Bouffarel, tout endormi, le bonnet de coton rabattu sur les yeux, lui eut ouvert le vassitas, il lui dit tout ému :

— Quelles sont les deux dames qui viennent de sortir ?

— Quelles deux dames ? . . . Je dormais si bien !

— Les deux dames qui étaient chez mon oncle, qui ont soupé chez mon oncle, qui ont passé la soirée chez mon oncle. Eveillez-vous !

— C'est vous qui rêvez, mon jeune locataire : personne n'est venu dans la soirée, pas même votre oncle ; puisqu'il n'est pas sorti ce soir de son appartement ; personne, aucune dame n'a pu souper chez votre oncle ; je n'ai ouvert à personne ; nul n'a passé la soirée chez votre oncle ; et je vous répète que personne n'est sorti de chez lui, puisque, depuis neuf heures, mon épouse et moi dormons, et que ce n'est pas en dormant que nous aurions tiré le cordon, qui dort comme nous depuis neuf heures.

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangé, monsieur Bouffarel, balbutia Julien confus de cette scène de nuit où il n'avait pas cru être appelé à jouer un rôle si ridicule. Quoi ! c'était donc une vision qu'il avait eue, c'était une hallucination que ce souper de son oncle avec ces deux dames, avec la mère et la fille ! Que tous ces détails de conversation qui l'avaient frappé ainsi que sa sœur Blanche ? Oh ! non, s'écria-t-il, tout cela ne saurait être un rêve, et ma sœur, témoin comme moi . . .

Sa sœur, en effet, lui affirma de point en point que tout était parfaitement vrai et réel dans ce qu'elle et lui avaient entendu par le plancher, et que si le portier n'avait pas ouvert à personne . . . eh bien ! c'est que personne n'était sorti. L'appartement de leur oncle Mathéron était assez vaste et assez pourvu en meubles pour que ces deux dames y fussent encore, et y demeurassent jusqu'au jour. Quelque invraisemblable que fût cette supposition, elle n'était pas absolument impossible. Dans quelques heures le portier en peserait lui-même la valeur ; il verrait bien si ces dames étaient restées chez M. Mathéron, en les voyant ou en ne les voyant pas passer devant sa loge.

Hâtons-nous de dire que personne ne passa le matin sous les regards plus attentifs que jamais de M. Bouffarel.

Que durent alors penser Blanche et Julien de cette aventure terminée comme une illusion après avoir commencé avec la brutalité d'un fait ? Ils pensèrent . . . Ils pensèrent trop, beaucoup trop. Cette préoccupation inquiète que leur donnait leur oncle, à chaque instant du jour, et l'on peut, sans exagération, ajouter "et de la nuit," leur ôta de l'esprit toute idée calme et sérieuse de travail. Blanche faisait fort peu de fleurs, Julien encore moins de calligraphie. La misère les envahissait. Si l'on calculait tout ce que l'attente insensée des héritages a causé d'oisiveté, de malheurs, de pertes et de désespoirs à l'humanité, je crois qu'on serait tenté parfois de se mettre d'accord avec le communisme, pour les abolir.

Nous ne prétendons pas pour cela soutenir ici que Ju-

lien et Blanche n'eussent rien entendu ; le démenti nous arriverait bien vite, car le voici . . . ; du moins le croyons-nous.

Cette fois, ce fut Julien qui frappait au milieu de la nuit à la porte de la chambre de sa sœur et qui lui disait :

— Si je ne suis pas fou encore ce coup-ci, je crois en entendre de belles dans l'appartement de notre oncle Copronyme ; levez-vous, ma sœur . . .

Julien n'eut pas besoin de répéter son ordre ; Blanche était déjà debout ; tous deux avaient déjà cloué une oreille au plancher.

Julien avait raison. Il s'en passait de belles chez l'oncle Copronyme Mathéron. Ce n'étaient pas deux ou trois maigres fourchettes, deux ou trois verres bourgeois, qui s'agitaient cette fois ; c'était une armée de fourchettes, le choc étincelant de trente verres ; c'étaient surtout des voix de femmes qui se croisaient, s'élevaient en spirales, remplissaient l'air de joyeux — hélas ! de trop joyeux propos.

Ces dialogues, chauffés au vin de Champagne et au vin du Rhin, s'étant tout à coup arrêtés, Blanche et Julien entendirent la voix de leur oncle Copronyme qui disait :

— Non, mesdames, mon mariage avec Mlle Julia de Tolberg n'aura pas plus lieu que mon mariage avec Mlle Aglaé Dupont ; plus de mariage ! Mlle Julia est une péronnelle ; sa mère, une aventurière, qui m'aurait mangé mon argent ; j'aime mieux, mesdames, le manger gaiement avec vous ; mangeons-le donc ! buvons-le, surtout ; buvons !

— Buvons ! buvons ! buvons !

— A votre santé, Mathilde ! Louise ! Hortense ! Delphine ! Anaïs ! Clémence ! Justine ! Antoinette ! Paquerette ! Turlurette ! Cold-Cream ! Mousqueton ! Amanda ! Absinthe ! Fleur-des-Pois ! baronne de Kirchwasser ! vicomtesse de la Jamaïque ! A la vôtre !

— Quel infâme libertin, que notre oncle ! s'écria Blanche. Allez, mon frère, chercher le portier, et qu'il voie si nous rêvons encore cette fois, mon frère.

— Faisons mieux, ma sœur, perçons ce plancher, qui n'est pas d'une épaisseur bien grande ; essayons de voir par nos propres yeux autant que nous entendons en ce moment par nos propres oreilles ; et j'irai ensuite chercher ce portier incrédule . . .

Julien était déjà tout de cœur à l'ouvrage ; il descollait à plaisir des carreaux ; enlevait du plâtre à poignée ; crevait le plancher avec bonheur, avec ardeur, sûr, ce qui lui donnait une confiance superbe, que le bruit qu'il fai-

suit était dominé par la rumeur de l'orgie. Le travail fut long, mais le souper ne finissait pas. Quand il n'y eut plus qu'une légère croûte entre ce qui était le plancher du neveu et le plafond de l'oncle, Julien et Blanche entendirent Copronyme dire à toutes ses invitées, difficilement attentives :

— Mesdames, je vous prépare une magnifique surprise ; devinez.

C'est pendant que ces dames, probablement immobiles à leur place, cherchaient à deviner, que Julien alla chercher M. Bouffarel dans sa loge. Celui-ci, déjà abusé une fois, du moins le croyait-il, hésitait beaucoup à quitter la douce tiédeur de son lit. Enfin il se décida à suivre Julien. Le moment était suprême ! Bouffarel, Blanche et Julien s'agenouillèrent sur le parquet mystérieusement défoncé, et ce dernier, ayant adroitement enlevé le dernier obstacle, c'est-à-dire ayant détaché la dernière feuille de plâtre du plafond. . . ., tous les trois virent à la clarté éblouissante de deux lustres, de six rameaux de bougies et de plusieurs lampes ; ils virent autour d'une table splendidement couverte de porcelaines, de cristaux, d'argenterie et de flacons pleins de vins délicats, vingt-cinq ou trente dames d'âges divers, mais toutes fort jeunes encore ; brunes, blondes, rouges, cendrées, rousses, de toutes les nuances. Quoique la prodigieuse surprise dont furent frappés les trois espions accroupis sur le plancher ne leur permit pas de détailler à loisir le spectacle étalé sous leurs yeux, ils remarquèrent cependant ceci. Toutes ces dames étaient d'une roideur de tenue inflexible, excessive, inconcevable, impossible à accorder avec le furieux entrain qu'elles avaient manifesté avant l'ouverture du plafond. Invisibles, c'étaient des Bacchantes ; visibles, des margraves.

— Ma parole d'honneur ! dit tout effrayé le portier Bouffarel en se rejetant en arrière, ceci est de la sorcellerie pure ; voilà bien trente femmes réunies autour de cette table, et je n'en ai pas vu entier une seule. Par où sont-elles passées ? Donc c'est de la sorcellerie ; votre oncle est un sorcier ; je vais lui faire donner congé ; nous ne louons pas à des sorciers . . .

Si le stupide et honnête Bouffarel n'avait pas eu ce beau mouvement d'indignation, Blanche et Julien auraient pu voir et examiner davantage ce qui se passait au-dessous d'eux, chez leur oncle ; mais le portier, en s'agitant, avait fait tomber plusieurs morceaux de plâtre sur la table du festin. . . . Aussitôt toutes les lumières furent éteintes. . . ., obscurité complète. Mathéron avait à l'instant même déjoué la conspiration tramée contre



MATHÉRON ET SES CENT FEMMES

lui. On ne saurait plus rien. Consternés comme il est impossible de le dire, les espions de l'oncle quittèrent leur inutile observatoire.

Cependant, s'ils ne pouvaient plus voir, rien ne les empêchait encore d'entendre; et voici ce qu'ils entendirent.

Passé dans une pièce voisine de la salle à manger avec toutes ses jolies invitées, dans le salon probablement, Copronyme Mathéron leur offrait la surprise annoncée : Un bal ; oui, un bal ! Jusqu'au jour, on l'entendit dire, avec la joie d'un maître de maison enchanté de lui-même et des autres, et au son d'un piano infernal : "Mesdames, la contredanse ! mesdames, on commence ! mesdames, la valse ! mesdames, vous êtes les reines de mon bal, les fées de la danse ! Ah ! mesdames, mesdames ! c'est trop de félicité, laissez-moi respirer un instant !"

#### VII — LE MOT DE L'ÉNIGME

Soit que Copronyme eût goûté trop de félicité, soit qu'il n'eût pas assez respiré, il dut tomber malade, car à ce bal succéda chez lui un silence de plusieurs jours. Sans la menace qu'il avait faite une première fois au commissaire de police, on serait allé chercher ce magistrat du quartier pour savoir si Copronyme était mort ou vivant.

Il n'était pas mort, mais il expirait.

Par le plafond, par cette brèche à laquelle Copronyme n'avait pas eu le temps de penser sérieusement, tant le mal l'avait saisi avec violence et rapidité, Julien et sa sœur entendirent un jour sa voix mourante, qui disait : "Mes chères amies, vous avez fait les délices de mon existence, soyez mes héritières. A vous, tous mes biens !" puis sa voix s'éteignit pour toujours.

— Déshérités ! s'écrièrent Blanche et Julien, à qui tout espoir d'avenir était ainsi enlevé, déshérités !

— Non ! il n'en sera pas ainsi, ajouta Julien, qui eût bien mieux fait de prévoir ce malheur que d'en gémir.

Il sortit et revint bientôt avec le magistrat investi du droit de pénétrer dans le domicile des citoyens. Celui-ci se fait ouvrir par un serrurier ; il entre, accompagné de Julien et de Blanche : et que voient-ils, tous trois, dans la chambre de Copronyme Mathéron ? — Rangées autour de son lit, sur des fauteuils, des chaises et des divans, plus de cent poupées ; poupées blondes, poupées brunes, poupées jeunes, mûres, grandes, petites, poupées grisettes, poupées villageoises, poupées grandes dames, poupées gaies, mélancoliques, poupées maigres, poupées grasses,

poupées de toutes les constitutions et de tous les rangs !

Il avait vécu des années avec elles ; il leur avait prêté une intelligence, une âme, des désirs, même une voix, car il parlait pour elles, on l'a supposé, dans ces réunions, fêtes et bals où nous l'avons vu trôner.

C'était sa folie, la terrible folie de la timidité. Elle l'avait conduit là. Rebuté par une femme, Copronyme Mathéron les avait toutes évitées depuis cet événement, pour se créer dans l'isolement, ce premier domaine de la folie, un monde illusoire, fantastique, mais un monde ressemblant au monde réel autant que le mannequin ressemble à l'homme, autant que la poupée ressemble à la femme.

Cette folie de Copronyme Mathéron était assurément une belle folie ! Il avait eu des épouses qui ne l'avaient jamais contrarié et des filles qu'il avait pu marier, sans les frais de la dot et sans l'ennui du gendre.

Il va sans dire que son testament en faveur de ses poupées fut cassé, mais il revint fort peu néanmoins au neveu et à la nièce. Presque tout avait été mangé en poupées. On en trouva une qui fut estimée cinq mille francs !

Moralité : Ne pas compter sur les oncles, quand même ils n'auraient pas la belle folie des poupées. Il en est de moins timides qui ne sont pas plus généreux.

#### LÉON GOZLAN.

Une femme qui connaît les symptômes :

Henri (du haut des escaliers). — Agnès ! Agnès ! voulez-vous m'envoyer un peu d'eau filtrée ?

Agnès — Qu'est-ce qui vous est arrivé cette nuit ? Avez-vous été retenu au bureau, ou un ami est-il venu vous prendre pour aller au club ?

Henri — Pourquoi ?

Agnès — Parce que je ne sais pas s'il vous faut un gobelet ou une pleine cruche d'eau.

On est prudent ou on ne l'est pas :

Mon ami Emile soutient qu'il n'a jamais rien à dire de son salaire.

Si je disais que je suis généreusement payé, tous mes amis voudraient m'emprunter de l'argent. Si je me plaignais de la modicité de mes gains, je ne trouverais pas facilement des amis à qui je puisse emprunter.

M. Semel de Thon est un ardent partisan des Grecs. Il s'indigne de voir l'abandon dans lequel on laisse ce vaillant petit peuple. Il prêche la croisade contre les Turcs, et, depuis quelques jours, il reste indéci : ira-t-il comme volontaire en Grèce ou n'ira-t-il pas.

Voici ses meilleures raisons pour y aller :

1o La question ne le regarde pas ;

2o Il brûle du désir de voir le théâtre de la guerre ;

3o Il aurait si bel apparence en uniforme ;

4o Il aurait, à l'arrivée, une réception si enthousiaste ;

5o Et puis la guerre serait probablement terminée avant son arrivée ;

6o Enfin sa femme ne souhaite pas qu'il parte.

Mais, il a aussi d'excellentes raisons pour ne pas y aller :

1o Il a horreur de la vue du sang ;

2o Il est opposé à l'emploi des armes ;

3o Il ne sait quel uniforme choisir ;

4o Il se pourrait bien que les réceptions enthousiastes fussent finies ;

5o Par contre, la guerre pourrait bien ne pas être terminée ;

6o Sa femme ne veut pas le laisser partir.

M. Semel de Thon finit, lui, par rester chez lui.

Une drôle d'affaire vient d'arriver ces jours-ci à la porte des bureaux du *Sans-Gêne*, organe du comté. L'éditeur venait justement de franchir le seuil de ses bureaux, quand un inconnu se précipite sur lui et sans même un : "Si vous le permettez !" eulève d'un revers de main le chapeau de l'éditeur et foule le couvre-chef aux pieds.

Si l'éditeur apprécie le sans-gêne quand c'est lui qui l'exerce, il ne l'aime pas chez les autres : Que faites-vous, misérable ? s'écria-t-il en levant sa canne.

— N'avez-vous pas publié hier un article pour la suppression des chapeaux hauts de forme ?

— Sans doute ?

— Eh bien, j'abolis le vôtre, voilà tout.

La première fois que la petite Suzette vit un nègre, elle dit à sa mère :

— Si cet homme venait à perdre un de ses parents, n'est-ce pas maman qu'il n'aurait pas besoin de vêtements de deuil ?

# JERUSALEM

## SOUVENIR D'UN VOYAGE EN TERRE SAINTE

### CHAPITRE XV

(suite)

A chaque station, les groupes s'arrêtent et écoutent les explications données par le F. Liévin et répétées par les prêtres échelonnés le long de la Voie Douleuse. On tombe à genoux, on récite les prières pour gagner les indulgences, on baise la terre et on se relève en chantant le *Stabat*. Pendant deux heures et demie que dure ce chemin de croix, c'est une suite de chants et de prières qui s'entre-croisent avec une piété et un recueillement indicibles. On chante aussi les cantiques : *Au sang qu'un Dieu vu répandre ; Vive Jésus ! vive sa croix !* Les soldats turcs précèdent la procession avec les cavas du pacha et du consul.

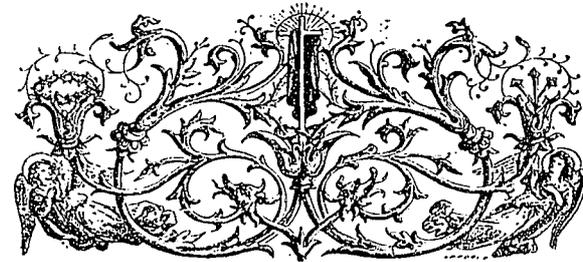
Les cavas portent un brillant costume qui leur donne grand air : il se compose d'une veste richement brodée, d'un large pantalon bouffant, d'un sabre courbé et orné de ciselures.

La caserne turque nous avait été ouverte pour la première station. La circulation est un peu gênée à la porte Judiciaire, où se trouve un carrefour très fréquenté ; mais à Jérusalem on sait respecter la prière. Le palais de Pilate a été transformé en cette caserne, où nous commençons le chemin de la croix. De modernes constructions ont remplacé le palais du gouverneur romain ; cependant la tradition indique encore la place des divers événements qui se sont accomplis dans ses murs.

Sans entrer dans des détails sur les différentes stations, nous dirons seulement combien l'émotion nous gagnait à mesure que nous avançons sur la voie Douleuse. La chaleur, la fatigue qui nous accablaient, nous faisaient mieux comprendre encore l'épuisement du Sauveur. Ses forces étaient brisées, la sueur coulait de son front divin ; sainte Véronique s'avance et l'essuie. En passant près de la colonne renversée qui indique la demeure de cette femme courageuse, nous envions son bonheur d'avoir pu rendre ce service au divin Maître.

Quelles prières et quelles larmes brûlantes d'amour répandues sur le pavé de Jérusalem dans cette belle journée ! Arrivés au Saint-Sépulcre, tous ensemble, groupés autour de la chapelle qui couvre le glorieux tombeau, nous chantons le *Miserere*, le *Parce, Domine*, et nous entendons l'éloquent et touchant discours du R. P. Marie-Antoine, qui nous a tous profondément émus, en nous montrant ces deux croix embrassant le Saint-Sépulcre, contre lequel on venait de les

déposer, et représentant la croix de l'Église et la croix de la France, réunissant le signe infailible de leur commun triomphe. Incontestablement cette journée a été l'une des plus belles de notre séjour à Jérusalem, et laissera au cœur des pieux pèlerins un souvenir ineffaçable. A Jérusalem, tout le monde fut étonné de cet édifiant spectacle ; jamais on n'en avait vu de semblable : aussi le pèlerinage français, qui s'est fait respecter et aimer, laissera-t-il de profonds souvenirs, même parmi les infidèles.



EMBLÈME DES DOULEURS DU CHRIST

### XVI

#### LE PATRIARCAT LATIN DE JÉRUSALEM

Le lendemain de l'Ascension, 19 mai, nous eûmes une fort belle cérémonie à l'église du Patriarcat : c'était l'inauguration d'une grande statue de saint Pierre, offerte au patriarche par les pèlerins. Après la messe du pèlerinage, Mgr Bracco bénit cette statue et nous adressa quelques paroles émues.

La magnifique statue de saint Pierre, pareille à celle qui est vénérée à Rome, dans la basilique du prince des apôtres, sera placée sur un socle de marbre, et redira à tous les pèlerins qui viendront après nous, que c'est dans notre attachement invincible au siège de Pierre que nous espérons le relèvement de la France.

Après la messe, célébrée par le patriarche, M. l'abbé Metge, archiprêtre de Perpignan, dans une courte allocution, représentant le but de la fête, *unum sint*, expose la pensée du pèlerinage dans l'acte qu'il vient accomplir.

Le R. P. Picard répondit quelques mots pleins d'amabilité au nom de tous les pèlerins ; et la statue, débarrassée du voile qui la couvrait, apparut à tous les yeux dans son austère beauté. On chanta l'hymne populaire :

Autour du successeur de Pierre  
Enfants du Christ, rallions-nous.

Et tous les pèlerins vinrent en procession baiser le pied de saint Pierre. C'est l'immortel Pie IX qui décréta le rétablissement du patriarcat de Jérusalem.

salem et choisit Mgr Valerga pour occuper ce siège, que saint Jacques le Juste avait laissé vacant six siècles auparavant. L'épiscopat de Mgr Valerga fut fécond. Il institua un séminaire à Beit-Djalla ; sa dernière œuvre fut la construction de l'église patriarcal et de la maison adjacente, résidence du patriarche et de son clergé.

Cette belle église, qui lui coûta dix années de travaux, ne fut consacrée solennellement qu'en 1872, à peine une année avant la mort de cet éminent pontife. Elle est située dans l'intérieur de la ville, au quartier du mont Sion, non loin du Saint-Sépulcre et de la porte de Jaffa, à l'angle occidental des murailles de la ville, où se trouvait jadis un monceau de ruines. Cette admirable cathédrale, d'un style correct et pur, a la forme d'une croix grecque. Elle est précédée d'un parvis ou péristyle, entouré de hauts portiques.

L'unité du style, l'harmonie de toutes les parties, les fresques qui ornent les voûtes, les six autels qui l'entourent, les tableaux, les statues qui l'embellissent, en font l'édifice le plus splendide de Jérusalem. Elle est dédiée au Saint-Nom de Jésus.

Sans le secours d'aucun architecte, Mgr Valerga, secondé par le zèle de ses missionnaires, dirigea seul la construction de cet admirable édifice. Ni les pauvres ni les missions n'eurent à souffrir de ses dépenses. Mgr Valerga n'hésita pas à s'adresser aux chevaliers du Saint-Sépulcre, qui vinrent généreusement à son secours et lui permirent de terminer heureusement cette belle basilique. En mourant, Mgr Valerga laissa par ses œuvres un héritage impérissable. Il éleva le patriarcat de Jérusalem au-dessus de toute influence politique, et lui donna par cela même plus de force et de puissance.

Rien ne pouvait faire prévoir la mort rapide et prématurée de Mgr Valerga : son énergie semblait lui donner une santé à toute épreuve. Mais il savait combien le climat de ces régions brûlantes est meurtrier et à quels dangers l'exposaient les travaux de son apostolat : aussi avait-il choisi d'avance parmi ses prêtres, l'homme le plus capable de lui succéder, Mgr Bracco, qui a daigné accueillir notre pèlerinage avec tant de bienveillance, et n'a cessé de lui donner des preuves de sa paternelle sollicitude.

Mgr Bracco est né à Torazzo, en 1835. Il vint en mission en 1860, aussitôt après sa promotion au sacerdoce. Son premier emploi à Jérusalem fut de professer la philosophie au séminaire patriarcal. Ses qualités supérieures ne tardèrent pas à le faire distinguer par Mgr Valerga, qui, deux ans après, lui confiait la direction de son séminaire et le nommait vicaire général, en 1866, après lui avoir obtenu du Saint-Siège la dignité épiscopale. Par sa connaissance du pays, son expérience des affaires et son respectueux attachement à Mgr Valerga, Mgr Bracco était digne de continuer l'œuvre de l'illustre défunt.

Le Saint-Siège ne pouvait mettre à la tête du patriarcat de Jérusalem un évêque plus vénérable, plus dévoué que Mgr Bracco. Ce digne prélat est entouré d'amour et de respect, non seulement par son clergé, mais par toutes les autorités, qui forment à Jérusalem de si singuliers contrastes. Mgr Bracco maintient avec fermeté l'œuvre de son illustre prédécesseur ; il continue à réaliser sa pensée et

à poursuivre ses entreprises. On peut dire que la grande âme de Mgr Valerga préside encore aux destinées du patriarcat.

L'extérieur de Mgr Bracco, doux et imposant à la fois, est fait pour inspirer le respect. Ce n'est pas un petit mérite chez un peuple aussi épris de la forme, aussi facile à séduire par les dehors, que l'est le peuple arabe.

Les pèlerins n'oublieront jamais les douces émotions qu'ils ont éprouvées pendant ces belles cérémonies, célébrées avec tant de pompe à l'église du Patriarcat.

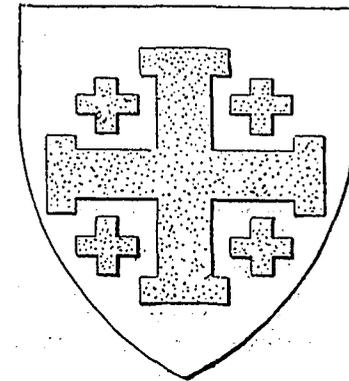
Au milieu d'une mer de lumière et de nuage d'encens, Mgr le patriarche, avec ses amples vêtements sacerdotaux, son grand manteau de soie violette à longue traîne, et sa crosse d'or fleurdéliée, surmontée de la statue de saint Louis, avait une grande majesté. Tout autour de lui, un nombreux clergé, revêtu des plus riches ornements, les pèlerins, ecclésiastiques et laïques, remplissent le chœur jusqu'aux marches de l'autel. Près des portes, des Arabes, assis par terre, les jambes croisées, les femmes accroupies et vêtues d'étoffes de couleurs éclatantes et enveloppées de grands voiles, mais le visage découvert, étaient dans l'attitude d'un pieux recueillement.

Ce tableau oriental avait beaucoup de prestige et même de poésie. Il faut y ajouter les sons de l'orgue et les beaux chants exécutés par la chapelle patriarcale.

Mgr Bracco a accordé de nombreuses audiences aux pèlerins français, et les a accueillis dans ses vastes salons avec la plus gracieuse bienveillance.

Nous avons eu l'honneur de nous entretenir plusieurs fois avec l'éminent prélat, qui parle le français avec facilité, et a bien voulu nous donner d'intéressantes notices sur les œuvres qu'il dirige avec un si admirable dévouement.

Attenant à l'église du Patriarcat, est un vaste édifice, conforme aux besoins du diocèse, au climat, aux habitudes du pays, où Mgr Bracco réunit autour de lui les prêtres de sa maison, les chanoines de son église et les professeurs de son séminaire. On ne peut reprocher à l'architecte ni la somptuosité extérieure ni le luxe intérieur de cet édifice. Tout y est sobre, austère, comme il convient à une



LES ARMES DE JÉRUSALEM

famille religieuse et aux mœurs de ceux qui l'habitent. On lui donne le nom de *palais*, pour se conformer au langage adopté pour la demeure des évêques ; il conviendrait mieux de dire un couvent, car la maison du patriarche n'est pas autre chose. Il y vit avec ses prêtres sous une règle sévère.

On conçoit difficilement en France une construction de laquelle le bois est absent : une maison sans toit, sans poutres, sans solives, enfin une demeure tout en pierres ; des chambres voûtées, de grands corridors qui semblent creusés dans le roc, des terrasses pavées de grandes dalles, sur lesquelles on se promène comme dans l'intérieur d'une cour.

Telles sont les maisons de Jérusalem, telle est l'habitation du patriarche.

Depuis l'établissement du patriarcat latin, la langue française s'est acclimatée et généralisée à Jérusalem parmi les catholiques. Dans le palais patriarcal, chacun possède au moins cinq langues : outre le grec et le latin, trois sont particulièrement en usage : l'arabe, l'italien et le français.

Mgr Valerga, comme son successeur, est héritier légitime des patriarches latins établis à Jérusalem à l'époque des rois francs.

## XVII

### L'ORDRE DU SAINT-SÉPULCRE

A la fin de notre séjour à Jérusalem, Mgr Bracco a décerné l'ordre du Saint-Sépulcre à plusieurs éminents pèlerins.

Il a envoyé la croix de commandeur à M. de Belcastel, à M. le comte de Lépinos et à M. de Moisdry, un des plus zélés promoteurs du pèlerinage, qui pendant plusieurs mois s'était particulièrement dévoué pour l'organisation de l'installation des pèlerins à Jérusalem. M. de la Croix et M. Saulnier ont reçu la croix de chevalier du Saint-Sépulcre.

Cet ordre doit à Mgr Valerga d'avoir repris l'éclat qu'il tenait de son fondateur, Godefroy de Bouillon. La croix, qui en est le signe distinctif, porte le nom de ce célèbre croisé couronné.

Le patriarche entonne le *Veni Creator* ; et, cette hymne étant achevée, il interroge en ces termes le récipiendaire agenouillé devant lui :

— Que demandez-vous ?

— Je demande à être chevalier du Saint-Sépulcre.

— De quelle condition êtes-vous ?

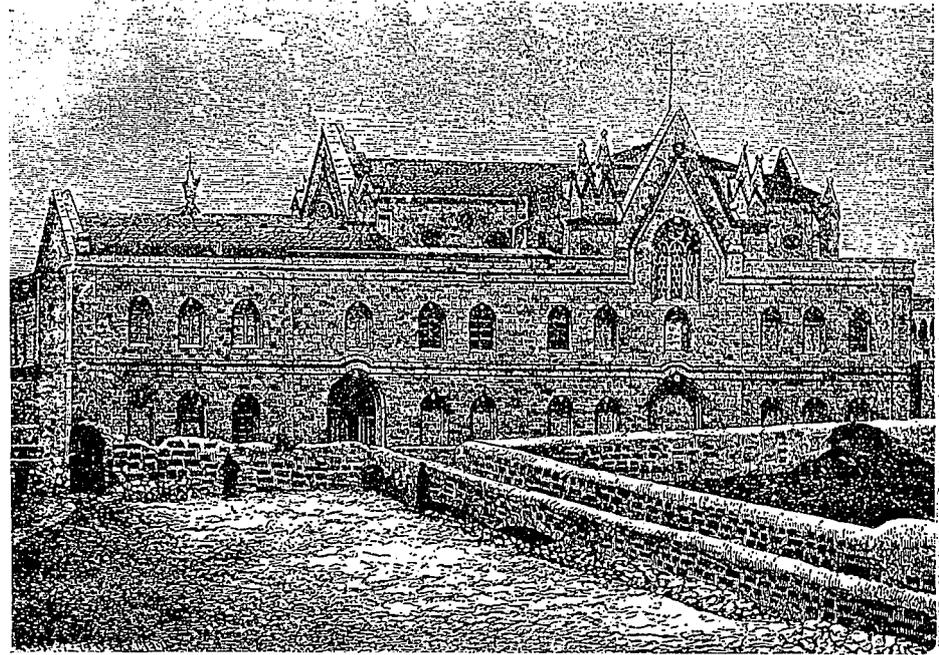
— Je suis de noble origine et né de parents honorables.

— Avez-vous de quoi vivre honnêtement et de quoi maintenir la dignité de la milice sainte ?

— Grâce à Dieu, j'ai une fortune suffisante pour soutenir l'éclat et la dignité de chevalier.

— Êtes-vous disposé à promettre de cœur et de bouche de garder les règles de cette milice sainte ?

— Je le promets."



LE PATRIARCAT LATIN DE JÉRUSALEM

Le patriarche continue :

— Si tous les hommes doivent tenir à honneur de pratiquer la vertu, à plus forte raison un soldat du Christ doit-il faire en sorte que jamais aucune tache ne vienne souiller son nom, lui qui doit se glorifier d'être chevalier de Jésus-Christ.

— De plus, il doit toujours s'appliquer à défendre la cause de la religion catholique dans les Lieux saints. Il doit surtout défendre ses droits sur les monuments sacrés de la Rédemption, et principalement sur le très Saint-Sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin, il doit, par ses actions et ses vertus, se montrer digne de l'honneur qu'il reçoit et de la dignité dont il est revêtu.

— Je déclare et promets, répond le chevalier, les mains dans celles du patriarche, au Dieu tout-puissant, à Jésus-Christ son Fils, à la bienheureuse Vierge Marie, d'observer tout ce que vous venez de m'imposer, comme un véritable soldat du Christ."

(à suivre)

## HISTOIRE POPULAIRE

DE

NAPOLEON I<sup>ER</sup>*Racontée par un vieux Soldat.*

## CHAPITRE XLVII

*(suite)*

Malheureusement, l'effet de la fatigue avait affaibli ses forces physiques. Constamment à cheval depuis le 15, ayant livré trois batailles en trois jours, et passé la nuit la plus cruelle après Waterloo, il était hors d'état de parler à une grande assemblée. Vaincu par la nécessité, il se mit au bain, et se contenta de réunir ses ministres autour de lui. Là, du moins, son génie et les hautes pensées ne lui manquèrent pas.

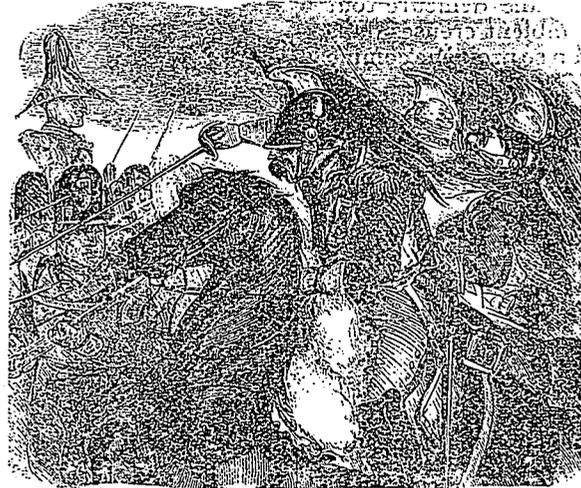
D'abord le découragement parut régner dans les cours, et se manifesta par des paroles peu dignes de ministres français ; mais Carnot et Lucien proposèrent des mesures hardies et proportionnées à l'imminence du danger. Ce dernier voulait avec raison qu'on se passât du secours des Chambres, puisqu'on ne pouvait se confier dans leurs bonnes dispositions. Napoléon espérait que la présence de l'ennemi sur le sol national rendrait aux députés le sentiment de leur devoir, et il comptait d'ailleurs sur l'attachement du peuple et de l'armée, éprouvé tant de fois et jamais démenti.

Alors, avec une rare précision, une force d'expression admirable, et un accent qu'on ne saurait définir, il passa en revue tous les moyens de salut qui nous restaient et produisit une révolution telle dans les esprits, que les plus timides embrassèrent le parti du courage. Le conseil tout entier, même les traîtres cachés qu'il renfermait, se montra unanime dans l'adoption des grandes résolutions. Telles étaient les dispositions autour de l'Empereur.

Pendant ce temps, la Chambre des représentants, réu-

nie sous la présidence de Lanjuinais, entendait sortir de la bouche de Lafayette des paroles qui étaient une véritable levée de boucliers contre Napoléon.

Les dispositions de l'assemblée, la crainte illusoire d'une dissolution prochaine, à laquelle Napoléon ne pen-



sait aucunement, firent triompher la proposition d'une dictature, faite par Lafayette, dans la chambre des représentants ; et bientôt après, dans la chambre des pairs. Boissy-d'Anglas aussi se laissa entraîner par la même erreur que Lafayette. Les deux grands pouvoirs de la France ne comprirent pas que Napoléon était, dans cette circonstance, le chef indispensable.

Au lieu de cette dictature, premier besoin de tout Etat en danger, il s'entendit menacer de la peine des traîtres par ces mêmes Chambres, qui, le 1er de ce mois, lui avaient solennellement décerné l'autorité suprême au Champ de-Mai ! " J'avais bien pensé, dit-il, que j'aurais dû congédier ces gens-là avant mon départ. C'en est fait, ils vont perdre la France ! " Il sentit surtout qu'au lieu de l'abandonner avec si peu de prudence et tant d'indignité, les représentants, soit par peur, soit par conviction, se rallièrent autour de lui, s'il était encore à la tête de ses soldats. Il se repentit vivement de n'avoir pas suivi son impulsion particulière à Laon.

Cependant, par ses ordres, les ministres, assistés du

prince Lucien, se rendirent à la Chambre des représentants, pour leur communiquer les résultats de la bataille de Waterloo, et leur demander de s'unir avec le chef de l'Etat, dans le noble but de concourir aux mesures de salut public nécessitées par le danger. Les esprits se trouvaient trop échauffés pour écouter les conseils de la raison, et Lucien démontra vainement que chercher à isoler la nation de l'Empereur, c'était aller au-devant des vœux les plus ardents de l'ennemi.

La Chambre des pairs montra plus de calme et de jugement ; mais elle ne pouvait pas beaucoup influencer sur les grandes décisions du moment ; et toute la prépondérance publique appartenait à la Chambre élective, qui voulait évidemment l'abdication de Napoléon.

Il sentait bien ce qu'il pourrait encore avec le peuple ; mais tout était tiède ou froid autour de lui ; il lisait sur les fronts le découragement des âmes ; aucun de ses ministres n'élevait une voix généreuse. Joseph et Lucien même, qui avait jusqu'alors montré tant de fermeté finirent par insister pour que leur frère résignât la couronne ; il fit appeler aussitôt tous ses ministres, auxquels il exposa froidement la nécessité de son abdication, et Lucien écrivit sous la dictée de l'empereur.

Cette déclaration fut remise aux ministres pour être communiquée aux deux Chambres.



A une heure furent introduits les ministres de la police, de l'intérieur, des relations extérieures et de la guerre. Le président lut la déclaration de l'Empereur, dont ils étaient porteurs. Fouché proposa de nommer,

séance tenante, une commission de cinq membres, chargée d'aller auprès des alliés traiter des intérêts, des droits et de l'indépendance de la France.

La chambre des pairs adopta les décisions de la Chambre des représentants sur la députation à envoyer à l'Empereur et la nomination de la commission exécutive.

La Chambre héréditaire, qui avait accueilli les résolutions de la Chambre élective, procéda à la nomination de deux membres du gouvernement. Le choix des pairs se fixa sur le baron Quinette et le duc de Vicence ; les représentants donnèrent leurs suffrages au général Grenier, au comte Carnot et au duc d'Otrante. Le gouvernement provisoire, ainsi constitué, confia au prince d'Essling le commandement en chef de la garde nationale de Paris.

Aussitôt après son installation, le gouvernement provisoire fut présenté à Napoléon : en y retrouvant deux de ses ministres et un de ses conseillers d'État, il dut se croire suffisamment garanti sous le rapport des égards



et de sa sûreté personnelle. Le 27, MM. Andréossy, Boissy-d'Anglas, Valence, Flaugergues et la Besnardière, furent envoyés auprès de Wellington pour négocier un armistice.

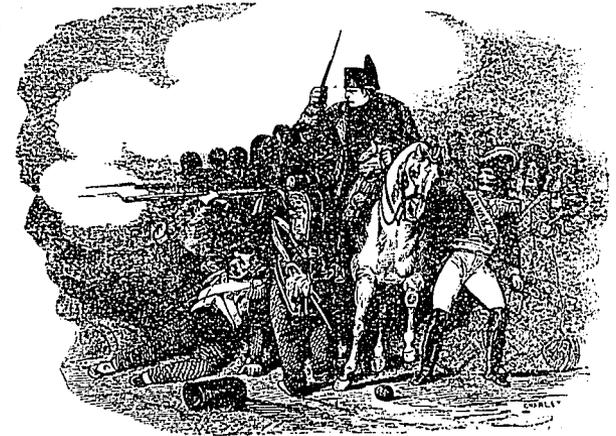
Jusqu'au dernier moment, Napoléon voulut rester fidèle à son dernier sacrifice. Le 25 juin, il demanda deux frégates pour le transporter hors de France ; et aussitôt, se décidant à quitter le palais de l'Élysée, trop petit quelques jours auparavant pour contenir la foule empressée des ambitieux et des courtisans, et maintenant déserté par tous ces esclaves de la fortune, il résolut d'attendre la réponse du gouvernement provisoire à la Malmaison.

Si la commission du gouvernement eût mis à sa disposition, au moment où il en faisait la demande, les deux frégates qu'il réclamait pour se rendre aux États-Unis avec sa famille, alors que la mer était encore libre, il eût échappé à la coalition ; mais la commission agit autrement. Elle nomma le général Becker pour accompagner Napoléon jusqu'à l'île d'Aix ; et rester auprès de sa personne jusqu'à l'arrivée des passe-ports qu'elle avait réclamés de l'Angleterre pour son passage en Amérique. Elle transmit en même temps l'ordre au ministre de la marine de faire armer deux frégates à Rochefort, en leur fixant les États-Unis pour destination. Pour cette dernière mesure, elle donna l'éveil aux Anglais sur le point de l'embarquement ; et Napoléon, dont le départ ne pouvait avoir lieu avec sécurité que s'il était imprévu, allait se trouver à la merci de ses plus cruels ennemis.

Cependant l'ennemi faisait des progrès et menaçait les environs de la Malmaison ; on apprit que les Prussiens se proposaient d'enlever l'Empereur, et que Blücher avait menacé de lui ôter la vie par le plus lâche des crimes, s'il parvenait à se saisir de sa personne. L'Empereur fit alors quelques dispositions pour se mettre à l'abri d'une surprise ; mais elles étaient inutiles : ses anciens compagnons d'armes, les soldats, les officiers, les généraux, placés dans la direction de la Malmaison, veillaient sur lui, prêts à verser, pour sa défense, jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

La proximité de nos troupes du dernier asile de l'Empereur, la crainte que, touché des nouvelles preuves de leur dévouement, Napoléon ne résistât pas à l'envie de se mettre à leur tête ; que l'armée, toujours idolâtre de son ancien chef, ne vint le reconquérir et le forcer de la conduire à l'ennemi ; ou enfin que Blücher ne parvint à réussir à exécuter son odieux projet, jetèrent la commission dans une perplexité dont l'éloignement de Napo-

lén pouvait seul la tirer. Le 29, à trois heures du matin, elle envoya le ministre de la marine et le comte Boulay de la Meurthe le presser de partir sur le champ ; il promit de le faire dans la journée.



A cinq heures moins un quart, Napoléon, tout troublé des adieux de la princesse Hortense, qui, dans ces moments cruels, avait montré le cœur de sa mère Joséphine, ému des larmes du petit nombre des serviteurs fidèles dont l'avenir l'inquiétait bien plus que le sien, frappé au cœur par le douloureux sentiment de séparation éternelle d'avec la France ; mais la contenance ferme, la voix calme, les traits sereins, comme un homme supérieur aux coups de la fortune, se jeta dans la voiture de l'un de ses officiers, suivi des généraux Bertran, Rovigo, et Becker.

La veille, on lui avait proposé de se livrer lui-même aux étrangers, à l'Empereur Alexandre, par exemple : "Ce dénouement serait beau, avait-il répondu, mais une nation de trente millions d'hommes, qui le souffrirait serait à jamais déshonorée."

L'Empereur avait annoncé l'intention de ne pas s'arrêter dans son voyage, mais il voulut s'arrêter à Rambouillet. Pendant la nuit, il envoya des courriers sur la route, afin d'aller au-devant des nouvelles de Paris ; il pensait que, pressé par l'imminence du danger, éclairé par la nécessité, le gouvernement le rappellerait pour le salut commun.

A la pointe du jour, il reçut un courrier, lut la dépê-



Ce même jour, le palais de Saint-Cloud, où tant de fois il reçut la France et l'Europe, le palais de Saint-Cloud, devenu le quartier général de Blücher, vit signer, en vertu des pouvoirs donnés par le maréchal Davoust au baron Bignon, chargé du portefeuille des affaires étrangères, au général Guilleminto, chef d'état-major de l'armée, au comte de Bondi, préfet de la Seine, la convention qui remit Paris entre les mains des alliés et envoya armée au delà de la Loire, pour y subir un arrêt de dissolution. Immédiatement après, le *Mouveleur* publia une déclaration du roi Louis XVIII aux Français.

Dans une situation si cruelle, où la terre et la mer étaient également fermées à Napoléon par le gouvernement provisoire et par la coalition, ce prince eut la générosité de résister aux vives et continuelles instances qu'il reçut de l'armée victorieuse de Lamarque dans la



Vendée, et de celle que commandait Clausel à Bordeaux. Le fléau de la guerre civile était pour lui la tête de Méduse.

Malgré cette dernière et violente tentative de réparer encore à la tête des soldats qui l'appelaient, il congédia, les armes aux yeux, les généraux, les officiers qui étaient venus lui porter ces paroles de la gloire; son sacrifice fut complet.

Le 12 juillet, on apprit que le gouvernement royal avait remplacé le gouvernement provisoire, et que les alliés étaient à Paris. Ce fut alors que, pressé par l'impérieuse nécessité, Napoléon déclara son désir d'aller chercher un refuge sur la croisière anglaise, où il se fit

précéder par une lettre mémorable, dont il chargea le général Gourgaud pour le prince régent d'Angleterre.

Gourgaud porta cette lettre au capitaine Maitland. Le lendemain, l'*Épervier* conduisit l'illustre proscrit sur le *Bellérophon*. En mettant le pied sur le bâtiment, Napoléon dit au capitaine : " Je viens à votre bord me mettre sous la protection des lois d'Angleterre.

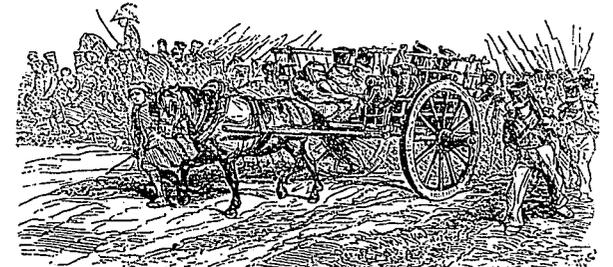
Vers les trois heures, l'amiral Hotham arriva au mouillage sur le *Superbe*, de 74. Il se rendit aussitôt près de Napoléon, et le pria de venir le lendemain visiter son vaisseau; Napoléon y déjeuna avec toute sa suite. Il revint le même jour sur le *Bellérophon*, qui l'avait reçu le premier à son bord, et cingla immédiatement pour l'Angleterre. Pendant son séjour sur le *Bellérophon*, Napoléon y fut l'objet du respect de tout l'équipage.

Le 24, le vaisseau jeta l'ancre dans la rade de Torbay.

Aussitôt qu'on apprit sa présence, la mer se couvrit d'embarcations, et les cris d'enthousiasme qui s'élevèrent de ces bâtiments furent si unanimes, que le capitaine parut craindre l'enlèvement de son hôte, et ordonna de repousser ces canots à coups d'aviron. Deux jours après, il reçut l'ordre d'appareiller pour Plymouth. Là seulement, le gouvernement britannique devait faire connaître sa décision sur la demande que Napoléon lui avait adressée par le général Gourgaud.

A Plymouth, l'affluence devint encore plus considérable qu'à Torbay. Les routes étaient couvertes de voitures : la mer disparaissait sous les barques innombrables qui encombraient la rade; elles luttaient de rapidité et d'adresse pour approcher le *Bellérophon*. A l'heure où Napoléon paraissait sur le pont, toute cette foule le saluait, restait la tête découverte, et, agitant ses chapeaux, remplissait l'air d'acclamations.

(à suivre)



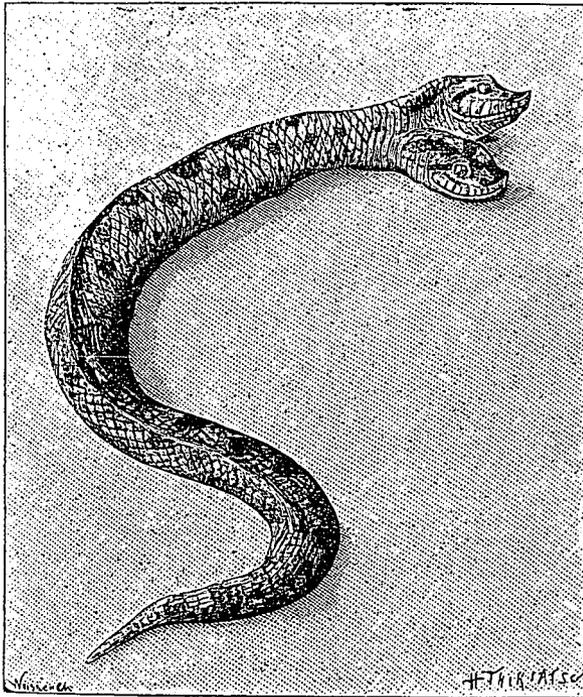
che, et dit au général Becker, en levant au ciel des regards contristés : " C'est fini ! c'en est fait de la France ! Partons. " A huit heures du matin, il quitta la résidence impériale, après avoir donné ordre au concierge de lui envoyer le mobilier de quelques appartements. La demande qu'il avait aussi faite de la bibliothèque de Trianon, composée de deux mille deux cents volumes, à laquelle il voulait qu'on joignit la *Description de l'Égypte*, l'un des monuments dont sa munificence avait doté le pays, fut, deux jours après, la matière d'une communication du gouvernement.

La Chambre des représentants accueillit ce vœu, qui formait un singulier contraste avec la puissance de celui qui disposait naguère des destinées de cent cinquante millions d'hommes ! Dans sa route, Napoléon s'arrêta à la barrière de Tours, s'entretint avec le préfet, et partit ensuite pour Poitiers, d'où il expédia un courrier au préfet maritime de Rochefort.

Arrivé à Niort, Napoléon y trouva un triomphe populaire. Entraîné par les acclamations des habitants et par l'enthousiasme de la garnison de Niort, dont la plus forte partie, officiers et soldats, vint se jeter à ses pieds, en le suppliant de se mettre à leur tête, et informé qu'il existait déjà à Rochefort de grandes difficultés pour la sortie des frégates, il ordonna au général Becker d'écrire au gouvernement afin de les lui signaler. " Dites-lui aussi qu'il connaît mal l'esprit de la France ; qu'il s'est trop empressé de m'éloigner. " Toutefois, s'attachant à ces derniers témoignages d'affection, Napoléon atteignit Rochefort, où l'ennemi avait déjà établi sa croisière : c'était le 3 juillet.

## UN SERPENT A DEUX TÊTES

Les veaux à cinq pattes, les moutons ou lapins à deux têtes ont, pendant de nombreuses années, joui auprès des foules d'un très grand succès de curiosité ; ils ont toujours eu le don d'émerveiller les badauds. Que di- raient ces bonnes gens s'il leur était donné de voir, à l'heure actuelle, une hydre vivante, un serpent qui, tout comme les monstres qu'on exhibe dans les foires, possède deux têtes ? Malgré l'horreur instinctive que produit à tous la vue d'un reptile, quelques amateurs d'ex- centricités naturelles tomberaient en admiration devant



SERPENT A DEUX TÊTES

un pareil phénomène bien certainement unique au monde.

Au dire du *Scientific American*, cet être bizarre existe ; son propriétaire, M. E.-C. Fischer, qui habite New York, l'a rapporté d'un de ses voyages dans l'Amérique Centrale. L'ophidien en question, représenté par l'illustration accompagnant cette Notice et reproduction d'une photographie, appartient à l'espèce connue scientifiquement sous le nom d'*Heterodom Simus*.

Chacune des têtes de ce jeune monstre, dont l'âge ne dépasse pas sept mois, est parfaitement conformée. Entièrement séparées l'une de l'autre, elle se soudent au corps unique au niveau des vertèbres inférieures du cou.

Chaque tête semble agir isolément et posséder une volonté bien distincte. La robe de ce reptile bicéphale a une coloration générale brun-verdâtre, changeante par instants suivant l'état de son humeur. Les yeux ont un éclat tout particulier ; la bizarre et extraordinaire créature a tout l'air d'avoir une intelligence développée. En effet, lorsque M. Fischer s'approche de la boîte en verre dans laquelle il conserve son prisonnier, ce dernier déroule rapidement ses anneaux et rampe en toute hâte du côté de son maître. Il lève en même temps ses deux têtes vers lui et darde dans sa direction ses langues fourchues en signe de joie et de satisfaction.

On ne doit pas manquer de donner simultanément à manger aux deux têtes ; chose singulière, elles paraissent, en effet, très jalouses l'une de l'autre. Elle se disputent et se battent souvent ; par moment aussi, elles jouent ensemble. La nourriture habituelle de cet ophi- dien se compose de lait, de viande crue et de sang de bœuf. Il possède une très grande vivacité, surtout pour un serpent vivant en captivité ; de plus, il est doué d'une force musculaire remarquable, en dépit de sa petite taille. Lorsque l'*Heterodom Simus* a atteint l'âge d'adulte, sa longueur dépasse quatre pieds.

Jacques. — J'ai rendu visite à Mlle Hélène, hier soir, mais je ne suis pas resté longtemps. Elle se plaignait d'un affreux mal de dents.

Jean, frère d'Hélène. — Si ce n'est pas malheureux ! un râtelier qui a coûté si cher.

Le patron (comme un argument décisif). — J'espère que vous prendrez quelque intérêt à mes affaires.

L'employé. — Je n'ai jamais espéré une association, mais je serai content d'accepter votre offre généreuse d'un intérêt dans vos affaires.

## TOILETTE A SUGGESTION



Oui, ma chère, j'ai enfin reçu sa proposition ; lorsqu'il m'a vu dans ce costume, il a compris l'allusion et s'est décidé à demander ma main ! . . .

— Paul, mon ami, disait une tendre épouse à son mari un peu enclin à dormir trop longtemps, il est temps de te lever.

La seule réponse fut un bâillement.

— Paul, mon chéri, il faut te lever ou tu seras en retard pour tes affaires.

— Oui.

Elle le laissa, et quand elle revint quelques minutes après, elle trouva qu'il s'était endormi.

Elle le secoua et lui dit :

— Paul !

— Quoi ?

— Si tu ne te lèves pas à l'instant, il n'y aura plus de café de reste.

Paul se leva instantanément.

La finesse des hommes ne dépasse pas leur fatuité.

EM. AUGIER.

# NORD CONTRE SUD

PAR JULES VERNE

ILLUSTRATIONS PAR L. BENETT

PREMIÈRE PARTIE

VIII

(suite)

Ces braves gens n'étaient rentrés ni aux ateliers, ni dans les champs, ni dans les chantiers d'abatage après le dîner du midi. Ils avaient voulu faire un peu de toilette, changer les habits de travail pour des vêtements plus propres, selon l'habitude, lorsqu'on leur ouvrait la portière de l'enceinte. Donc, grande animation, va-et-vient de case, à case, tandis que le régisseur Perry, se promenant de l'un à l'autre des baraquons, grommelait :

« Quand je pense qu'en ce moment, on pourrait encore trafiquer de ces noirs, puisqu'ils sont toujours à l'état de marchandise ! Et, avant une heure, voilà qu'il ne sera plus permis ni de les acheter ni de les vendre ! Oui ! je le répéterai jusqu'à mon dernier souffle, M. Burbank a beau faire et beau dire, et après lui le président Lincoln, et après le président Lincoln tous les fédéraux du Nord et tous les libéraux des deux mondes, c'est contre nature ! »

En cet instant, Pygmalion, qui

ne savait rien encore, se trouva face à face avec le régisseur.

« Pourquoi nous convoque-t-on, Monsieur Perry ? demanda Pyg. Auriez-vous la bonté de me le dire ?

— Oui, imbécile ! C'est pour te... »

Le régisseur s'arrêta, ne voulant point trahir le secret. Une idée lui vint alors :

« Approche ici, Pyg ! » dit-il.

Pygmalion s'approcha.

« Je te tire quelquefois l'oreille, mon garçon ?

— Oui, Monsieur Perry, puisque, contrairement à toute justice, humaine ou divine, c'est votre droit.

— Eh bien, puisque c'est mon droit, je vais me permettre d'en user encore ! »

Et, sans se soucier des cris de Pyg, sans lui faire grand mal non plus, il lui secoua les oreilles, qui étaient déjà d'une belle longueur. Vraiment, cela soulagea le régisseur d'avoir, une dernière fois, exercé son droit sur un des esclaves de la plantation.

A trois heures, James Burbank



et les siens parurent sur le perron de Castle-House. Dans l'enceinte étaient groupés sept cents esclaves, hommes, femmes, enfants, — même une vingtaine de ces vieux noirs, qui, lorsqu'ils avaient été reconnus

impropres à tout travail, trouvaient une retraite assurée pour leur vieillesse dans les baraquons de Camdless-Bay.

Un profond silence s'établit aussitôt. Sur un geste de James Bur-

bank, M. Perry et les sous-régisseurs firent approcher le personnel, de manière que tous pussent entendre distinctement la communication qui allait leur être faite.

James Burbank prit la parole :

« Mes amis, dit-il, vous le savez, une guerre civile, déjà longue et malheureusement trop sanglante, met aux prises la population des États-Unis. Le vrai mobile de cette guerre a été la question de l'esclavage. Le Sud, ne s'inspirant que de ce qu'il croit être ses intérêts, en a voulu le maintien. Le Nord, au nom de l'humanité, a voulu qu'il fût détruit en Amérique. Dieu a favorisé les défenseurs d'une cause juste, et la victoire s'est déjà prononcée plus d'une fois en faveur de ceux qui se battent pour l'affranchissement de toute une race humaine. Depuis longtemps, personne ne l'ignore, fidèle à mon origine, j'ai toujours partagé les idées du Nord, sans avoir été à même de les appliquer. Or, des circonstances ont fait que je puis hâter le moment où il m'est possible de conformer mes actes à mes opinions. Écoutez donc ce que j'ai à vous apprendre au nom de toute ma famille. »

Il y eut un sourd murmure d'émotion dans l'assistance, mais il s'apaisa presque aussitôt. Et, alors, James Burbank, d'une voix qui s'entendit de partout, fit la déclaration suivante :

« A partir de ce jour, 28 février 1862, les esclaves de la plantation sont affranchis de toute servitude. Ils peuvent disposer de leur personne. Il n'y a plus que des hommes libres à Camdless Bay ! »

Les premières manifestations de ces nouveaux affranchis furent des hourras qui éclatèrent de toutes

parts. Les bras s'agitèrent en signe de remerciement. Le nom de Burbank fut acclamé. Tous se rapprochèrent du perron. Hommes, femmes, enfants, voulaient baiser les mains de leur libérateur. Ce fut un indescriptible enthousiasme, qui se produisit avec d'autant plus d'énergie qu'il n'était point préparé. On juge si Pygmalion gesticulait, pérorait, prenait des attitudes.

Alors, un vieux noir, le doyen du personnel, s'avança jusque sur les premières marches du perron. Là, il redressa la tête, et, d'une voix profondément émue :

« Au nom des anciens esclaves de Camdless-Bay, libres désormais, dit-il, soyez remercié, Monsieur Burbank, pour nous avoir fait entendre les premières paroles d'affranchissement qui aient été prononcées, dans l'État de Floride ! »

Tout en parlant, le vieux nègre venait de monter lentement les degrés du perron ; arrivé auprès de James Burbank il lui avait baisé les mains, et, comme la petite Dy lui tendait les bras, il la présenta à ses camarades.

« Hourra !... Hourra pour M. Burbank ! »

Ces cris retentirent joyeusement dans l'air et durent porter jusqu'à Jacksonville, sur l'autre rive du Saint-John, la nouvelle du grand acte qui venait d'être accompli.

La famille de James Burbank était profondément émue. Vainement essayait-elle de calmer ces marques d'enthousiasme. Ce fut Zermah qui parvint à les apaiser, lorsqu'on la vit s'avancer vers le perron pour prendre la parole à son tour.

« Mes amis, dit-elle, nous voilà tous libres, grâce à la générosité, à l'humanité de celui qui fut notre

maître, et le meilleur des maîtres ! — Oui !... oui !... crièrent ces centaines de voix, confondues dans le même élan de reconnaissance.

— Chacun de nous peut donc dorénavant disposer de sa personne, reprit Zermah. Chacun peut quitter la plantation, faire acte de liberté suivant que son intérêt le commande. Quant à moi, je ne suivrai que l'instinct de mon cœur, et je suis certaine que la plupart d'entre vous feront ce que je vais faire moi-même. Depuis six ans, je suis rentrée à Camdless-Bay. Mon mari et moi, nous y avons vécu, et nous désirons y finir notre vie. Je supplie donc M. Burbank de nous garder libres, comme il nous a gardés esclaves... Que ceux dont c'est aussi le désir... »

— Tous !... Tous ! »

Et ces mots, répétés mille fois, dirent combien était apprécié le maître de Camdless-Bay, quel lien d'amitié et de reconnaissance l'unissait à tous les affranchis de son domaine.

James Burbank prit alors la parole. Il dit que tous ceux qui voudraient rester sur la plantation le pourraient dans ces conditions nouvelles. Il ne s'agirait plus que de régler d'un commun accord la rémunération du travail libre et les droits des nouveaux affranchis. Il ajouta que, tout d'abord, il convenait que la situation fût régularisée. C'est pourquoi, dans ce but, chacun des noirs allait recevoir pour sa famille et pour lui un acte de libération qui lui permettrait de reprendre dans l'humanité le rang auquel il avait droit.

C'est ce qui fut immédiatement fait par le soin des sous-régisseurs.

Depuis longtemps décidé à affranchir ses esclaves, James Bur-



bank avait préparé ces actes, et chaque noir reçut le sien avec les plus touchantes démonstrations de reconnaissance.

À la fin de cette journée fut consacrée à la joie. Si, dès le lendemain, tout le personnel devait re-

Cependant, au milieu de son ancien troupeau d'êtres humains, le régisseur Perry se promenait comme une âme en peine, et, à James Burbank qui lui demanda :

« Eh bien, Perry, qu'en dites-vous ? »

— Je dis, Monsieur James, répliqua-t-il, que, pour être libres, ces Africains n'en sont pas moins nés en Afrique et n'ont pas changé de couleur ! Or, puisqu'il sont nés noirs, ils mourront noirs...

— Mais ils vivront blancs, répondit en souriant James Burbank, et tout est là ! »

Ce même soir-là le dîner réunit à la table de Castle-House la famille Burbank, vraiment heureuse, et, il faut le dire, aussi plus confiante dans l'avenir. Quelques jours encore, la sécurité de la Floride serait complètement assurée. Aucune mauvaise nouvelle, d'ailleurs, n'était venue de Jacksonville. Il était possible que l'attitude de James Burbank devant les magistrats de Court-Justice eût produit une impression favorable sur le plus grand nombre des habitants.

À ce dîner assistait le régisseur Perry, qui était bien obligé de prendre son parti de ce qu'il n'avait pu empêcher. Il se trouvait même en face du doyen des noirs, invité par James Burbank, comme pour mieux marquer en sa personne que l'affranchissement, accordé à lui et à ses compagnons d'esclavage, n'était pas une vaine déclaration dans la pensée du maître de Camdless Bay. Au dehors éclataient des cris de fête, et le parc s'illuminait du reflet des feux de joie, allumés en divers points de la plantation. Vers le milieu du repas se présenta une députation qui apportait à la jeune fille un

magnifique bouquet, le plus beau, à coup sûr, qui eût jamais été offert à "mademoiselle Dy Burbank, de Castle-House". Compliments et remerciements furent donnés et rendus de part et d'autre avec une profonde émotion.

Puis, tous se retirèrent, et la famille rentra dans le hall, en attendant l'heure du coucher. Il semblait qu'une journée si bien commencée ne pouvait que bien finir.

Vers huit heures, le calme régnait sur toute la plantation. On avait lieu de croire que rien ne le troublerait, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre au dehors.

James Burbank se leva et alla aussitôt ouvrir la grande porte du hall.

Devant le perron, quelques personnes attendaient et parlaient à haute voix.

"Qu'y a-t-il ? demanda James Burbank.

— Monsieur Burbank, répondit un des régisseurs, une embarcation vient d'accoster le pier.

— Et d'où vient-elle ?

— De la rive gauche.

— Qui est à bord ?

— Un messager qui vous est envoyé de la part des magistrats de Jacksonville.

— Et que veut-il ?

— Il demande à vous faire une communication. Permettez-vous qu'il débrique ?

— Certainement !

Mme Burbank s'était rapprochée de son mari. Miss Alice s'avança vivement vers une des fenêtres du hall, pendant que M. Stannard et Edward Carrol se dirigeaient vers la porte. Zermah, prenant la petite Dy par la main, s'était levée. Tous eurent alors le

pressentiment que quelque grave complication allait surgir.

Le régisseur était retourné vers l'appontement du pier. Dix minutes après, il revenait avec le messager que l'embarcation avait amenée Jacksonville à Camdless-Bay.

C'était un homme qui portait l'uniforme de la milice du comté. Il fut introduit dans le hall et demanda M. Burbank.

"C'est moi ! Que me voulez-vous ?..

— Vous remettre ce pli."

Le messager tendit une grande enveloppe, qui portait à l'un de ses angles le cachet de Court Justice.

James Burbank brisa le cachet et lut ce qui suit :

"Par ordre des autorités nouvellement constituées de Jacksonville, tout esclave qui aura été affranchi contre la volonté des Sudistes sera immédiatement expulsé du territoire.

"Cette mesure sera exécutée dans les quarante-huit heures, et, en cas de refus, il y sera procédé par la force.

"Fait à Jacksonville, 28 février 1862.

"TEXAS."

Les magistrats en qui l'on pouvait avoir confiance avaient été renversés. Texar, soutenu par ses partisans, était depuis peu de temps à la tête de la ville.

"Que répondrai je ? demanda le messager.

— Rien !" répliqua James Burbank.

Le messager se retira et fut reconduit à son embarcation, qui se dirigea vers la rive gauche du fleuve.

Ainsi, sur ordre de l'Espagnol, les anciens esclaves de la plantation allaient être dispersés ! Par

cela seul qu'on les avait faits libres, ils n'auraient plus le droit de vivre sur le territoire de la Floride ! Camdless-Bay serait privée de tout ce personnel sur lequel James Burbank pouvait compter pour défendre la plantation ?

"Libre à ces conditions ? dit Zermah. Non, jamais ! Je refuse la liberté, et, puisqu'il le faut pour rester près de vous, mon maître, j'aime mieux redevenir esclave !"

Et, prenant son acte d'affranchissement, Zermah le déchira et tomba aux genoux de James Burbank.

#### IX — ATTENTE

Telles étaient les premières conséquences du mouvement généreux auquel avait obéi James Burbank en affranchissant ses esclaves, avant que l'armée fédérale fût maîtresse du territoire.

A présent, Texar et ses partisans dominaient la ville et le comté. Ils allaient se livrer à tous les actes de violence auxquels leur nature brutale et grossière devait les pousser, c'est à dire aux plus épouvantables excès. Si, par ses dénonciations vagues, l'Espagnol n'avait pu, en fin de compte, faire emprisonner James Burbank, il n'en était pas moins arrivé à son but, en profitant des dispositions de Jacksonville, dont la population était en grande partie surexcitée par la conduite de ses magistrats dans l'affaire du propriétaire de Camdless-Bay. Après l'acquiescement du colon anti-esclavagiste, qui venait de proclamer l'émancipation sur tout son domaine, du nord-est dont les vœux étaient manifestement pour le Nord, Texar avait soulevé la foule

des malhonnêtes gens, il avait révolutionné la ville. Ayant amené par là le renversement des autorités si compromises, il avait mis à leur place les plus avancés de son parti ; il en avait formé un comité où les petits blancs se partageaient le pouvoir avec les Floridiens d'origine espagnole ; il s'était assuré le concours de la milice, travaillée depuis longtemps déjà, et qui fraternisait avec la populace. Maintenant, le sort des habitants de tout le comté était entre ses mains.

Il faut le dire, la conduite de James Burbank n'avait trouvé aucune approbation chez la plupart des colons dont les établissements bordent les deux rives du Saint-John. Ceux-ci pouvaient craindre que leurs esclaves voulussent les obliger à suivre son exemple. Le plus grand nombre des planteurs, partisans de l'esclavage, résolus à lutter contre les prétentions des Unionistes, voyaient avec une extrême irritation la marche des armées fédérales. Aussi prétendaient-ils que la Floride résistât comme résistait encore les Etats du Sud. Si, dans le début de la guerre, cette question d'affranchissement n'avait peut-être excité que leur indifférence, ils s'empresaient à présent de se ranger sous le drapeau de Jefferson Davis. Ils étaient prêts à seconder les efforts des rebelles contre le gouvernement d'Abraham Lincoln.

Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que Texar, s'appuyant sur les opinions et les intérêts unis pour défendre la même cause, eût réussi à s'imposer, si peu d'estime qu'inspirât sa personne. Désormais il allait pouvoir agir en maître, moins à l'effet

d'organiser la résistance avec les concours des sudistes, et de repousser la flottille du commodore Dupont, qu'afin de satisfaire ses instincts pervers.

C'est à cause de cela, ou la haine qu'il portait à la famille Burbank, que le premier soin de Texar avait été de répondre à l'acte d'affranchissement de Camdless-Bay par cette mesure obligeant tous les affranchis à vider le territoire dans les quarante-huit heures.

"En agissant ainsi, disait-il, je sauvegarde les intérêts des colons, directement menacés. Oui ! ils ne peuvent qu'approuver cet arrêté, dont le premier effet sera d'empêcher le soulèvement des esclaves dans tout l'Etat de la Floride."

La majorité avait donc applaudi sans réserve à cette ordonnance de Texar, si arbitraire qu'elle fût. Oui ! arbitraire, inique, insoutenable ! James Burbank était dans son droit, quand il émancipait ses esclaves. Ce droit, il le possédait de tout temps. Il pouvait l'exercer même avant que la guerre eût divisé les Etats-Unis sur la question de l'esclavage. Rien ne devait prévaloir contre ce droit. Jamais la mesure, prise par Texar, n'aurait pour elle la justice ni même la légalité.

Et tout d'abord, Camdless-Bay allait être privée de ses défenseurs naturels. A cet égard dans le but l'Espagnol était pleinement atteint. On le comprit bien à Castle-House, et, peut-être, aurait-il été à désirer que James Burbank eût attendu le jour où il pouvait agir sans danger. Mais, on le sait, accusé devant les magistrats de Jacksonville d'être en désaccord avec ses principes, mis en demeure de s'y

conformer et incapable de contenir son indignation, il s'était prononcé publiquement, et publiquement aussi, devant le personnel de la plantation, il avait procédé à l'affranchissement des noirs de Camdless-Bay.

Or, la situation de la famille Burbank et de ses hôtes s'étant aggravée de ce fait, il fallait décider en toute hâte de ce qu'il convenait de faire dans ces conjonctures.

Et d'abord, — ce fut là-dessus que porta la discussion, le soir même, — y avait-il lieu de revenir sur l'acte d'émancipation ? Non ! Cela n'aurait rien changé à l'état de choses. Texar n'eût point tenu compte de ce tardif retour. D'ailleurs, l'unanimité des noirs du domaine, en apprenant la décision prise contre eux par les nouvelles autorités de Jacksonville, se fût empressée d'imiter Zermah. Tous les actes d'affranchissement auraient été déchirés. Pour ne point quitter Camdless-Bay, pour ne pas être chassés du territoire, tous eussent repris leur condition d'esclaves, jusqu'au jour où, de par une loi d'État, ils auraient le droit d'être libres et de vivre librement où il leur plairait.

Mais à quoi bon ? Décidés à défendre, avec leur ancien maître, la plantation devenue leur patrie véritable, ne le feraient-ils pas avec autant d'ardeur, maintenant qu'ils étaient affranchis ? Oui, certes, et Zermah s'en portait garante. James Burbank jugea donc qu'il n'avait point à revenir sur ce qui était fait. Tous furent de son avis. Et il ne se trompaient pas, car, le lendemain, lorsque la nouvelle mesure, décrétée par le comité de Jacksonville, fut connue,

les marques de dévouement, les témoignages de fidélité, éclatèrent de toutes parts à Camdless-Bay. Si Texar voulait mettre son arrêté à exécution, on résisterait. S'il voulait employer la force, c'est par la force qu'on saurait lui répondre.

— Et puis, dit Edward Carrol, les événements nous pressent. Dans deux jours, dans vingt-quatre heures peut-être, ils auront résolu la question de l'esclavage en Floride. Après demain, la flottille fédérale peut avoir forcé les bouches du Saint-John, et alors...

— Et si les milices, aidées des troupes confédérées, veulent résister ?... fit observer M. Stannard.

— Si elles résistent, leur résistance ne pourra être de longue durée ! répondit Edward Carrol. Sans vaisseaux, sans canonnières, comment pourraient-ils s'opposer au passage du commodore Dupont, au débarquement des troupes de Sherman, à l'occupation des ports de Fernandina, de Jacksonville ou de Saint-Augustine ? Ces points occupés, les fédéraux seront maîtres de la Floride. Alors Texar et les siens n'auront d'autre ressource que de s'enfuir...

— Ah ! puisse-t-on, au contraire, s'emparer de cet homme ! s'écria James Burbank. Quand il sera entre les mains de la justice fédérale, nous verrons s'il arguera encore de quelque alibi pour échapper au châtiement que méritent ses crimes !

La nuit se passa, sans que la sécurité de Castle-House eût été une seule instant troublée. Mais quelles devaient être les inquiétudes de Mme Burbank et de miss Alice !

Le lendemain, 1er mars, on se mit à l'affût de tous les bruits qui pourraient venir du dehors. Ce



n'est pas que la plantation fut menacée ce jour-là. L'arrêté de Texar n'avait ordonné l'expulsion des affranchis que dans les quarante-huit heures. James Burbank, dé-

cidé à résister à cet ordre, avait le temps nécessaire pour organiser ses moyens de défense dans la mesure du possible. L'important était de recueillir les bruits venus du théâtre

de la guerre. Ils pouvaient à chaque instant modifier l'état des choses. James Burbank et son beau-frère montèrent donc à cheval. Descendant la rive droite du Saint-John, ils se dirigèrent vers l'embouchure du fleuve, afin d'explorer, à une dizaine de milles, cet évasement de l'estuaire qui se termine par la pointe de San-Pablo, à l'endroit où s'élève le phare. Lorsqu'ils passeraient devant Jacksonville, située sur l'autre rive, il leur serait facile de reconnaître si un rassemblement d'embarcations n'indiquait pas quelque prochaine tentative de la populace contre Camdless-Bay. En une demi-heure, tous deux avaient dépassé la limite de la plantation, et ils continuèrent à se porter vers le nord.

Pendant ce temps, Mme Burbank et Alice, allant et venant dans le parc de Castle-House, échangeaient leurs pensées. M. Stannard essayait vainement de leur rendre un peu de calme. Elles avaient le pressentiment d'une prochaine catastrophe.

Cependant Zermah avait voulu parcourir les divers baracons. Bien que la menace d'expulsion fût maintenant connue, les noirs ne songeaient point à en tenir compte. Ils avaient repris leurs travaux habituels. Comme leur ancien maître, décidés à la résistance, de quel droit, puisqu'ils étaient libres, les chasserait-on de leur pays d'adoption ? Sur ce point, Zermah fit à sa maîtresse le rapport le plus rassurant. On pouvait compter sur le personnel de Camdless-Bay

(à suivre)

## UN RENVERSEMENT IMPRÉVU



Le photographe, dans un moment de distraction. — Adossez-vous plus naturellement....

Le client ne se fit pas prier : aussitôt dit, aussitôt fait. Tableau....

Deux charmantes jeunes filles étaient assises dans un coquet boudoir. Elles se regardaient dans le blanc des yeux depuis quelques minutes.

— Nous sommes si bonnes amies, ma chère Marie, fit l'une, que nous pouvons nous permettre de nous dire sincèrement ce que l'une pense de l'autre.

— Si nous commençons dès aujourd'hui. Mais il faudra user de franchise sans le moindre égard pour la politesse.

— C'est charmant ! répondit Jeanne, la plus jeune des deux. Commençons tout de suite. Dis-moi ce que tu penses de moi ?

— Je pense que tu es presque aussi jolie que tu le crois et que, quand tu ne t'efforces pas d'être jolie tu es la plus charmante jeune fille au monde.

— Comme c'est aimable de ta part ! reprit Eugénie, mais sais-tu que quand tu es entrée dans le salon, tu m'as fait l'effet d'un grand plumeau à qui il est venu à l'idée de marcher ; seulement tes pieds sont si grands, que la ressemblance n'était point parfaite.

Deux jeunes femmes échevelées furent extraites de cette aristocratique demeure, cinq minutes plus tard, et conduite en toutes hâte dans une voiture spéciale à l'hôpital le plus proche.

Pendant la lune de miel, M. Létourneau fait visiter la Suisse à sa jeune femme.

— Cette route est bien difficile à monter. Ne pourrais-je avoir un âne pour me mener jusqu'en haut.

M. Létourneau qui n'a entendu qu'une partie de la phrase :

— Appuie-toi sur moi, ma chérie.

Un certain ministre qui ne fait pas toujours concorder scrupuleusement, comme il le devrait, ses actes avec sa théorie, racontait dernièrement à des amis, une histoire d'aventures. La nièce du prédicant, âgée de dix ans, avait écouté avec une attention que l'on avait observée. Quand l'histoire fut terminée, les yeux grands ouverts fixés sur la figure du ministre :

— Mon oncle, demanda-t-elle gravement, est-ce que cette histoire est vraie ou bien prêchais-tu ?

Chancard — Comment se fait-il que vous soyez encore une fois recalé.

Fruitsec — Est-ce que ce misérable examinateur ne m'a pas posé les mêmes questions auxquelles je n'avais pu répondre à la dernière session.

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION  
DYSPEPSIE.  
ANÉMIE.  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

## SANTÉ ET BEAUTÉ

UNE BOITE, AVEC NOTICE, - \$1.00  
SIX BOITES, " " - 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

Dépôt Général pour la Puissance :

L. A. BERNARD

1882, rue Ste-Catherine, Montréal

## LA FILLE, L'ÉPOUSE, LA MÈRE

Ces trois degrés dans la vie de la femme, touchent à des matières de la plus grande importance. Le monde doit beaucoup à celle qui porte le nom de mère ; l'homme doit beaucoup à celle qui porte le nom d'épouse ; l'épouse et la mère dans la jouissance d'une santé parfaite doivent beaucoup à la fille qui, dans l'histoire du temps, devient la mère de tous.

L'affection dominante aujourd'hui parmi son sexe est la FAIBLESSE FÉMININE, qui peut être le résultat d'un accident, ou bien héréditaire. Dans l'un ou l'autre cas, le traitement recommandé ici s'applique.

## Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

Pour Femmes  
Pales et Faibles

font la plus grande œuvre du siècle, en soulageant les souffrances de cette nature. Où est la femme qui ne préférerait pas vivre dans la jouissance complète de la vie, que d'être une victime des tortures de ce mal ? Les moyens sont à votre portée et à votre disposition. Alors, pourquoi retarder ? Les Pilules Rouges du Dr Coderre n'ont qu'une mission : GUÉRISON DE LA FAIBLESSE FÉMININE ET ELLES L'ACCOMPLIRONT.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

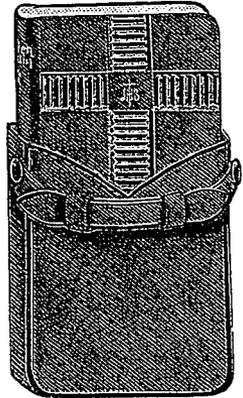
Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

ADRESSEZ :

Cie Chimique Franco-Américaine  
Dépt. Médical, B. P. 2,306, - - Montréal.

# La grande librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS, 256 et 258, rue St-Paul, Montréal

## • SOUVENIRS DE PREMIERE COMMUNION •



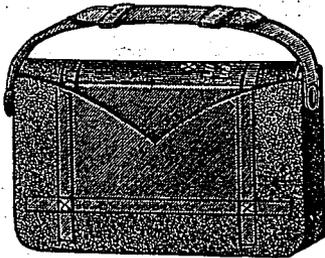
Reliure No 705

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 2.75  
PAROISSIEN N° 1021..... \$ 3.00



Reliure No 709

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.80



Reliure No 710

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.75



### - - Chapelets - -

Chapelets en nacre	de 25 cts à \$3.00 la pièce
.. cristal	" 10 cts " 4.50 "
.. grenat	" 10 cts " 2.00 "
.. améthyste	" 25 cts " 4.00 "
.. topaze	" 25 cts " 4.00 "
.. coco	" 10 cts " 0.50 "

### ETUIS A CHAPELETS

Étuis à chapelets en veau, cuir de Russie, maroquin, chagrin, mouton chagriné, de 10 cts à 50 cts la pièce.

### INSCRIPTIONS

Inscriptions en or, noms et date de la 1re communion, apposées sur tous les étuis, 25 cts extra pour chaque.

### BRACELETS PORTE-BONHEUR

En cristal,	de 40 cts à \$1.50 la pièce
En améthyste,	" 40 cts " 1.50 "
En topaze,	" 40 cts " 1.50 "
En saphyr,	" 40 cts " 1.50 "

### - - Médailles pour Communautés - -

En argent contrôlé, avec place au verso pour inscrip-  
de la date

Prix : 30 cts, 40 cts, 60 cts, 80 cts et \$1.00 la pièce.



Reliure No 715

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 1.80



Reliure No 716

PAROISSIEN N° 1018..... \$ 2.75

### COLLIERS POUR MEDAILLES

Prix : 30 cts, 60 cts, 90 cts, \$1.70 et \$2.00 la pièce.

### CROIX EN NACRE DE PERLE

Surmontée d'un christ en argent contrôlé.

Prix : 30 cts, 40 cts, 55 cts, 75 cts et \$1.35 la pièce.

# LE CYCLOPAMA UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Arts, Sciences, Voyages, Modes,  
Humour, Sport

32 PAGES DE GRAVURES  
CHAQUE SEMAINE

Le plus complet et le moins cher des  
journaux illustrés du Canada.

## ABONNEMENT :

1 an \$2.50 | 6 mois \$1.25

A Montréal, servi à domicile :

1 an \$3.00 | 6 mois \$1.50

Payable d'avance

Imprimé et publié par

C. O. BEAUCHEMIN & Fils  
Libraires, 256, rue St-Paul

AVIS—Adresser toute communication  
concernant ce journal :

Le CYCLOPAMA UNIVERSEL

Bureau : 22, rue St-Gabriel, Montréal

## N. LÉVEILLÉ

### Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DePomancourt

138½, RUE ST-LAURENT

MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de

Draps,

Casimirs,

Tweeds de première qualité,

ET DE

Patrons les plus nouveaux.

\$1,000 DE RECOMPENSE offertes  
pour un sirop plus agréa-  
ble au goût et qui guérira la

TOUX,  
LES  
RHUMES

PASTHME,  
plus rapi-  
dement  
que le



Marque de commerce

**MENTHOL COUGH SYRUP**  
ROY et BOIRE DRUG Co., Propriétaires

Efficace pour maladies pulmonaires

Manchester, N. H., 15 Jan. 1893.  
Roy et Boire Drug Co., Messieurs:—Ayant eu  
plusieurs fois l'occasion d'employer le **Menthol  
Cough Syrup**, préparé par Roy & Boire Drug  
Co., de Manchester N. H., pour différents cas de  
toux et bronchites aiguës et toujours avec avan-  
tage pour les patients, je ne puis faire autrement  
que de le recommander.

E. C. TREMBLAY, M. D.,  
No 1152, rue Elm, block Upton.

En vente dans toutes les pharmacies et épiceries :  
**25 cts la bouteille**  
R. BEAUGRAND et Cie.  
AGENTS GÉNÉRAUX pour le CANADA  
222, 224, RUE ST-PAUL, MONTREAL

## RELIURE

POUR LE

### Cyclorama Universel

Bonne reliure en toile, couleurs  
assorties, avec titre en or sur  
plat :

40 cents le volume

Reliure Extra A 60, 75c et \$1.  
LE VOLUME

— DU —

“Cyclorama Universel”

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, Propriétaires,

BUREAU : 22, RUE ST-GABRIEL,  
MONTREAL.

# PRIMES! PRIMES!

Pour encourager la formation de clubs parmi les lecteurs du **CYCLOPAMA UNIVERSEL** et contribuer par là à répandre davantage notre publication, nous offrirons des primes qui consisteront en articles variés, objets d'utilité ou de luxe, parfois d'une grande valeur. Nous commencerons par les offres suivantes :

### Montre en Argent allemand valant \$3

C'est une jolie montre à remontoir qui est offerte au club de 2 abonnés d'un an, ou à toute personne nous procurant deux abonnements d'un an.

Comme équivalent, nous accepterons quatre abonnements de six mois pour cette prime.

### FORMEZ DES CLUBS

### Montre en Acier oxidé valant \$10

C'est une excellente montre à remontoir de fabrication française, anneau et couronne dorés, bon mouvement, tiendra bien le temps.

Cette prime sera donnée à tout club de 5 abonnés d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

La même prime est offerte à tout agent qui nous enverra cinq abonnements d'un an ou l'équivalent en abonnements de six mois.

### Montre en Or valant \$25 garantie pour 15 ans

Cette prime est offerte à tout club de 15 abonnés d'un an ou à tout agent nous procurant 15 abonnements d'un an, ou l'équivalent en abonnements de six mois.

REMARQUES :— Ces primes sont offertes seulement pour les abonnés à être servis directement et non pour les acheteurs au numéro.

Les abonnements, dans tous les cas, sont invariablement payables d'avance :

A Montréal, servi à domicile - - - 12 mois \$3.00 — 6 mois \$1.50

Au Canada et aux Etats-Unis - - - 12 mois \$2.50 — 6 mois \$1.25

Les abonnés faisant partie d'un club pourront s'entendre entre eux pour le tirage de la prime au sort.

Adressez toute communication :

“LE CYCLOPAMA UNIVERSEL,”

22, rue Saint-Gabriel, Montréal.

